



Les Ames Errantes

Légendes bretonnes de la presqu'île de Quiberon

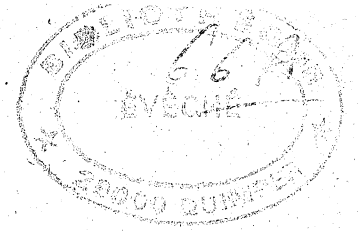
PAR

MARIE-RENÉ LE FUR

Lettre-Préface d'ANDRÉ THEURIET, de l'Académie Française

Introduction de M. le M^{re} DE L'ESTOURBEILLON

BIBLIOTHEQUE
RÉGIONALISTE
BLOUD ET C^{ie}, A PARIS



Bibliothèque Régionaliste

Frédéric CHARPIN, Directeur

Volumes in-16 illustrés de 80 à 140 pages.

Prix : 1 fr. ; franco : 1 fr. 20

BLOUD & C^{ie}, Éditeurs, 4, rue Madame, PARIS

La **Bibliothèque Régionaliste** s'intéresse à tout ce qui concerne *la vie des provinces*.

La **Bibliothèque Régionaliste** étudie l'histoire, les traditions, les légendes, les littératures, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les sites, les ressources économiques et les mœurs de *toutes les régions françaises*.

La **Bibliothèque Régionaliste** renseigne sur toutes les manifestations de *l'esprit particulariste*, en France et à l'Étranger.

La **Bibliothèque Régionaliste**, par ses publications de *vulgarisation* et de *propagande*, a pour but la *renaissance provinciale*.

L'attention du public — trop longtemps concentrée sur les modes, les gloires éphémère et les scandales de Paris — se porte, de plus en plus, vers ce qui concerne la vie des provinces : *On veut connaître les mœurs, les traditions, les chants populaires, les costumes, les richesses artistiques, les sites, les ressources de toutes les parties de la terre française.* En même temps, d'excellents esprits, venus de tous les points de l'horizon politique, soutiennent la *nécessité d'une réforme régionaliste* : ils cherchent à encourager les initiatives communales et régionales ; ils prétendent que l'organisation centraliste, en supprimant les libertés locales, a gêné l'activité française ; ils demandent qu'on laisse davantage les affaires de la commune à la commune, les affaires de la région à la région, et qu'on réserve à l'État les seules affaires d'intérêt national. Au delà de nos frontières se produisent des mouvements analogues : nous voyons les régimes centralistes partout menacés, et, dans toute l'Europe, nous assistons à un réveil des nationalités et des races.

Pour donner satisfaction à cette curiosité nouvelle, pour aider ces revendications, nous commençons la publication d'une **BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE**. Dans d'élégants petits volumes à 1 franc, contenant de 80 à 140 pages, nous étudierons les régions françaises sous tous leurs aspects.

Les littérateurs français ne sont pas tous à Paris : il en est qui, modestement, dans de petites villes, quelquefois même dans des villages, ont écrit des chefs-d'œuvre : par exemple, pour la langue d'oc, Jasmin, Fourès, Roumanille, Aubanel, Mistral. D'autres écrivains ont étudié la vie provinciale et dit le charme de leur terroir avec autant d'exactitude que d'amour : Erckmann-Chatrian, George Sand, Pouvillon, André Theuriot, Ferdinand Fabre, Alphonse Daudet, Paul Arène, et, parmi les vivants, Lé Goffic, Le Braz, Jean Revel ou Maurice Barrès. En dehors même des grands ouvrages, on peut cueillir dans toute la France des gerbes de poèmes, chants et contes populaires.

Nous voudrions avec ces fleurs constituer une *Anthologie des provinces françaises*.

On signale souvent, avec une légitime indignation, qu'une œuvre d'art est enlevée à un musée, à une église, à un monument de province pour être transportée, soit à l'étranger, soit dans des collections parisiennes. On gémit aussi sur le bouleversement et la profanation de nos plus beaux paysages. Il importe d'organiser une résistance énergique contre ces méfaits. En répandant le plus largement possible la connaissance de toutes nos richesses, de ces merveilleux ensembles artistiques que réalisent certaines villes, certains châteaux, certaines cathédrales, nous ferons une heureuse campagne de *défense artistique*, nous aiderons à retrouver et à reprendre les grandes *traditions de l'art français*. Dans des tableaux consacrés aux diverses régions, nous présenterons aux lecteurs *l'aspect de chaque contrée, de chaque pays de France* ; nous leur donnerons, *sous une forme à la fois agréable et savante*, des *Guides de voyage* et des *Manuels de géographie régionale*.

Il ne suffit pas, d'ailleurs d'observer sommairement les provinces comme un touriste qui les traverserait en train rapide. Il faut s'attacher aux détails les plus minutieux de la *vie économique* et aussi de l'*histoire*, des *mœurs* et des *traditions locales*. Nous atteindrons alors les sources mêmes de la vie française, nous sentirons plus exactement la magnifique diversité de la France et jusqu'aux moindres nuances de notre caractère national. Les érudits, les sociologues, les hommes politiques pourront faire leur profit de cette *étude des réalités françaises*, les artistes y trouveront des joies délicates et profondes, telles qu'on en éprouve, par exemple, à la lecture de Mistral ou de Barrès.

Tout en nous attachant spécialement aux régions françaises, nous ne négligerons pas *les exemples de l'étranger*. Nous examinerons les mouvements autonomistes ou régionalistes dans les pays qui ont souffert, comme la France, d'une excessive cen-

tralisation ; nous suivrons toutes les *manifestations intéressantes de l'esprit particulariste*.

Notre tâche n'est pas seulement esthétique et scientifique : elle est, avant tout, patriotique. Nous voulons faire mieux connaître tout notre pays pour le faire mieux aimer ; nous voulons chercher les moyens de développer librement toute sa vie matérielle et morale. Voilà pourquoi nous donnons à cette **BIBLIOTHÈQUE RÉGIONALISTE** le caractère, modeste mais nécessaire, d'une *œuvre de vulgarisation et de propagande*. Le format commode et le prix modique de ces volumes leur permettent de pénétrer dans toutes les *bibliothèques populaires*, de figurer parmi les *livres de lectures* et les *livres de prix* des écoles primaires et secondaires. Des illustrations augmenteront souvent l'attrait de ces ouvrages. Des séries spéciales de *Récits historiques et légendaires*, de *Lectures géographiques*, d'*Études scolaires sur les différentes régions* seront formées particulièrement pour nos jeunes écoliers.

Nous sommes heureux de nous associer ainsi à la vigoureuse *propagande régionaliste* entreprise dans toute la France. Des études d'ensemble ouvriront nos diverses séries : on verra par elles que nous entendons nous intéresser à toutes les questions artistiques, économiques, sociales qui touchent à la vie des régions françaises. Nous espérons ainsi pouvoir contribuer utilement à la *renaissance provinciale*.

Frédéric CHARPIN.



Ont paru dans cette collection :

LES LITTÉRATURES PROVINCIALES, par CHARLES-BRUN, Agrégé de l'Université, Délégué général de la Fédération Régionaliste Française. Avec une Esquisse de Géographie littéraire de la France, par P. DE BEAUREPAIRE-FROMENT, Directeur de la *Revue du Traditionnisme français et étranger*. 1 volume.

AIX-EN-PROVENCE, par J. CHARLES-ROUX, ancien député, président de la Compagnie générale Transatlantique. — 18 gravures hors texte. 1 volume.

LE LIVRE D'OR DE LA BOURGOGNE, Le capitaine Landolphe (1747-1825). Junot, duc d'Abrantès (1771-1812), par Paul GAFFAREL, ancien doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, professeur d'Histoire à l'Université d'Aix-Marseille. 1 vol. — Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. Prix : 4 fr.

SOUS LE CIEL GRIS, Nouvelles bretonnes, par Simon DAVAUGOUR. Préface par François COPPÉE, de l'Académie française. 1 vol. illustré.

LA QUESTION CATALANE, par Georges NORMANDY, 1 vol. illustré. — Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires numérotés sur papier de luxe.

NIMES, par J. CHARLES-ROUX, 1 vol. — Il a été tiré de cet ouvrage 321 exemplaires de luxe numérotés, dont 1 exemplaire sur papier de chine, **25** fr. ; 70 exemplaires (de 2 à 71) sur Japon des manufactures impériales à **10** fr. ; 250 exemplaires (de 72 à 321) sur papier de Hollande à **6** fr.

Nombreux volumes en préparation sur toutes les régions françaises.



LES AMES ERRANTES

Légendes bretonnes

Les Ames Errantes

Légendes bretonnes de la Presqu'île de Quiberon

PAR

MARIE-RENÉ LE FUR

LETTRE-PRÉFACE D'ANDRE THEURIET, de l'Académie Française

INTRODUCTION par M. LE M^{is} DE L'ESTOURBEILLON



PARIS

BLOUD & C^{ie}, ÉDITEURS

4, RUE MADAME, 4

1908

Traduction et reproduction réservées.



Ce volume a été illustré avec les dessins de
M^{me} LE FUR, de MM. C. BOIRY, J. FORGES
et ROBERT SALLES

LES AMES ERRANTES



LETTRE-PRÉFACE

PAR

ANDRÉ THEURIET

de l'Académie Française

BOIS-FLEURI

Bourg-la-Reine (Seine).

CHÈRE MADAME,

*Je vous remercie de l'aimable communication de vos
Légendes Bretonnes. Je les ai lues avec un vif intérêt
et j'ai admiré la souplesse du talent de l'auteur, qui a*

su peindre avec des couleurs très justes des paysages si divers et si délicatement interprétés. Je vous prie d'agréer mes félicitations les meilleures, et tous mes affectueux souvenirs pour vous et pour M. le Docteur LE FUR.

ANDRÉ THEURIET.

30 janvier 1907.



INTRODUCTION

MADAME,

Vous avez bien voulu me faire le très grand bonheur de me soumettre les bonnes feuilles des délicieuses Légendes Bretonnes, que vous avez eu la très excellente pensée d'écrire pour nos compatriotes.

Je ne saurais vous dire tout le plaisir que m'a causé cette lecture charmante et les émotions que ne peuvent manquer de susciter, dans toute âme bretonne, ces récits, tantôt naïfs ou troublants comme les mystères de nos landes, tantôt terrifiants ou mystiques comme tout ce qui touche aux croyances et au génie de notre race, chez laquelle tout semble, en quelque sorte, empreint d'éternité.

En relisant ces pages, dignes des Maîtres Emile Souvestre et A. LE BRAZ, vous m'avez procuré la joie très intense de revivre pendant quelques heures, dans ce joli coin de terre de la presqu'île Quiberonnaise, toute notre vie bretonne si pleine de charme et de poésie. C'est là une satisfaction intime dont ne pourront manquer de

vous savoir, comme moi, infiniment gré, tous ceux qui auront le plaisir de vous lire.

Comme Breton et Folkloriste je ne saurais donc trop vous exprimer toute ma gratitude, d'avoir su avec tant de talent mettre merveilleusement en lumière les précieux souvenirs légendaires de cette curieuse partie de notre Morbihan.

Puissiez-vous, Madame, avoir de nombreuses imitatrices et nous gâter encore vous-même par d'autres perles de ce genre. — Le champ de la tradition est immense et inépuisable en Breiz-Izel. Il n'est pas un seul point, de notre chère Province où le plus modeste glaneur ne puisse recueillir une abondante moisson.

Vannes, 18 janvier 1908.

M^{is} DE L'ESTOURBEILLON,

Député du Morbihan,

Directeur de l'Union Régionaliste Bretonne.



Légende du Roi d'Is



LEGENDE DU ROI D'IS

Nombreux sont les auteurs qui, en breton ou en français, en vers ou en prose, ont célébré la légende d'Is et l'engloutissement par les eaux de l'impure cité. Le chant et la peinture se sont, eux aussi, inspirés de ce thème. On voit au-dessus de l'intéressante galerie de costumes bretons du Musée de Quimper (1) — à côté de toiles curieuses ou belles : une *Histoire de Revenants* (des arbres animés), de Yan Dargent, — la *Défense d'un Cimetière par les Chouans*, — la *Mort de la Tour d'Auvergne* et la *Veuve de l'Ile de Sein*, de Renouf, d'une sobre et

(1) Des poupées de cire, grandeur naturelle, sont habillées de costumes bretons, et groupées en un défilé de noce. — Reconstitution de M. Beau, gendre de M. Souvestre.

poignante impression, — un tableau de Luminais dans lequel la mer aux vagues grandissantes atteint les chevaux affolés de Gralon et de Guénolé, tandis qu'Ahès est engloutie par les flots. C'est une composition d'un effet de vie intense et d'un rendu magistral.

La légende française assigne, à la disparition d'Is sous les eaux, la date 544 de notre ère ; le texte français appelle en général Ahès Dahut et le roi Gralon devient Gradlon.

E. Souvestre, avec d'autres, rappelle l'étymologie que donnent les légendes de *Paris* : Par-is (égale à Is).

N. Quellien, dans *Breiz*, donne le texte de la *Promenade d'Ahès*, la princesse aux cheveux blonds qui, pour sa pénitence, mène toujours les danses la nuit dans la ville d'Is ressuscitée.

Le Bleuniou Breiz chante « Ahès en fête toutes les nuits » et le « prince habillé d'écarlate » ainsi que le « sage roi » et saint Guénolé. Avec ces poètes bretons, le barde Botrel chante aussi Dahut. M. Blanœil transcrit un manuscrit trouvé, dit-il, à Quimper, où Dahut va prendre au cou de son père la clef d'argent ouvrant les écluses. Elle trahit aussi pour « l'étranger au manteau d'écarlate ».

Cambry (1) note, à Carhaix (Ker Ahès), les fragments du chemin d'Ahès (*bent Ahès*) l'un menant à Brest, l'autre à Nantes. Cambry, citant Corret, dit que ce dernier place à Carhaix le *Vorganium* de Strabon et de Ptolémée.

Rappelons d'abord la légende dans sa forme la plus connue.

Jadis existait, à l'emplacement de la baie de Douar-nenez, une ville entourée d'énormes écluses de fer, magnifique, somptueuse, où résidaient le roi breton Gralon et toute sa cour. Tandis que le roi austère et bon se faisait aimer de tous, sa fille Dahut, merveilleusement belle mais coquette et dissolue, vivait dans la débauche, se livrant avec les jeunes seigneurs à de « folles orgies ».

Le vieux roi gémissait des scandales de sa fille et, trop faible, n'osait les empêcher.

Jadis il avait été un guerrier fameux, mais dur pour ses sujets ; plus tard devenu chrétien il était « doux » comme un agneau ; pleurant souvent sur les débauches de la ville et sur la vie désordonnée que

(1) 3^e édition du voyage de Cambry. Voir, dans cette édition de 1836 du chevalier de Fréminville, les notes personnelles de ce dernier sur la ville de Carhaix.

« menait sa fille Ahès avec la noblesse de la ville
« et celle de Ker Ahès (Carhaix) qui lui appar-
« tenait(1) »

Longtemps Kaourintin (saint Corentin) et saint Guénolé, premier abbé de Landévennec, prêchèrent vainement la foi à Is. « Dieu se fatigua en voyant cet
« endurcissement et fit connaître à l'ange de Bretagne,
« son ami Guénolé, que sans tarder la ville serait
« inondée par les eaux. Aussitôt Guénolé monta à
« cheval, courut à la ville d'Is avec la pensée d'arrêter
« la colère de Dieu. Mais le temps de la pitié
« était passé. Quand le saint arriva vers le minuit,
« les écluses étaient ouvertes et la mer faisait un
« bruit épouvantable en roulant sur les habitants, sur
« les maisons et les palais (2) ».

La légende dit ensuite que Gralon prit, à l'insu de Guénolé, sa fille en croupe pour fuir de la ville. La mer arrivait, furieuse sur leurs traces. Ils allaient être engloutis quand une voix retentit :

« Gralon, Gralon, si tu ne veux périr, débarrasse-toi du démon que tu portes en croupe derrière toi. »

(1) Trad. française de M. Lucien Boulain dans le *Raz de Sein*.

(2) Loc. cit.

La fille de Gralon roula dans les flots. La mer, s'apaisant aussitôt, s'arrêta. On voit encore, dit-on, la trace du sabot des chevaux sur le roc.

Le roi gravit avec Guénolé le Menez Hom (1), et se fixa à Quimper.

Ahès fut changée en Mari-Morgan, moitié femme et moitié poisson. Quand il fait clair de lune on l'entend encore chanter sur les ruines de la ville engloutie qu'elle ne peut quitter.

« Ses yeux ressemblent à deux étoiles, ses cheveux ont la couleur de l'or — son cou et ses deux seins sont aussi blancs que la neige — sa voix mélodieuse charme et endort. » Les marins du pays qui entendent sa voix ne reviennent que par miracle car la charmeuse chante ainsi quand vient le mauvais temps et les jette à la côte où ils dorment ensuite leur dernier sommeil.

L'on a beaucoup discuté sur l'emplacement qu'occupait autrefois la grande cité. La côte, auprès de Douarnenez, passe généralement pour être le tombeau d'Is. Cependant d'autres régions en revendiquent

(1) Ou Méné Hom montagne de 330 m. d'altitude presqu'île de Crozon au nord de la baie de Douarnenez.

« menait sa fille Ahès avec la noblesse de la ville
« et celle de Ker Ahès (Carhaix) qui lui appar-
« tenait⁽¹⁾ »

Longtemps Kaourintin (saint Corentin) et saint Guénolé, premier abbé de Landévennec, prêchèrent vainement la foi à Is. « Dieu se fatigua en voyant cet
« endurcissement et fit connaître à l'ange de Bretagne,
« son ami Guénolé, que sans tarder la ville serait
« inondée par les eaux. Aussitôt Guénolé monta à
« cheval, courut à la ville d'Is avec la pensée d'arrêter
« la colère de Dieu. Mais le temps de la pitié
« était passé. Quand le saint arriva vers les minuit,
« les écluses étaient ouvertes et la mer faisait un
« bruit épouvantable en roulant sur les habitants, sur
« les maisons et les palais ⁽²⁾ ».

La légende dit ensuite que Gralon prit, à l'insu de Guénolé, sa fille en croupe pour fuir de la ville. La mer arrivait, furieuse sur leurs traces. Ils allaient être engloutis quand une voix retentit :

« Gralon, Gralon, si tu ne veux périr, débarrasse-toi du démon que tu portes en croupe derrière toi. »

(1) Trad. française de M. Lucien Boulain dans le *Raz de Sein*.

(2) Loc. cit.

La fille de Gralon roula dans les flots. La mer, s'apaisant aussitôt, s'arrêta. On voit encore, dit-on, la trace du sabot des chevaux sur le roc.

Le roi gravit avec Guénolé le Menez Hom ⁽¹⁾, et se fixa à Quimper.

Ahès fut changée en Mari-Morgan, moitié femme et moitié poisson. Quand il fait clair de lune on l'entend encore chanter sur les ruines de la ville engloutie qu'elle ne peut quitter.

« Ses yeux ressemblent à deux étoiles, ses cheveux ont la couleur de l'or — son cou et ses deux seins sont aussi blancs que la neige — sa voix mélodieuse charme et endort. » Les marins du pays qui entendent sa voix ne reviennent que par miracle car la charmeuse chante ainsi quand vient le mauvais temps et les jette à la côte où ils dorment ensuite leur dernier sommeil.

L'on a beaucoup discuté sur l'emplacement qu'occupait autrefois la grande cité. La côte, auprès de Douarnenez, passe généralement pour être le tombeau d'Is. Cependant d'autres régions en revendiquent

⁽¹⁾ Ou Méné Hom montagne de 330 m. d'altitude dans la presqu'île de Crozon au nord de la baie de Douarnenez.

l'honneur, le pays de Crozon (1), Laoual (2), Penmarch ou d'autres.

La version suivante, peu connue et modifiée, est celle que quelques vieilles femmes de la presqu'île de Quiberon sont seules à connaître. Elle m'a été contée, en mars 1907, par Francine Buhé (de Renaron), la petite-fille de l'une d'elles. Cette dernière, qui porte allègrement ses quatre-vingt-douze ans, connaît également par tradition de précieux souvenirs sur les émigrés quiberonnais (3).

Elle la connaissait sous le nom de légende de Ker-a-Is ou plutôt du Brebideau ou Berbido du nom

(1) Voir légende précédente.

(2) L'étang de Laoual est situé au nord de la baie d'Audierne vers la Pointe du Raz, il occuperait d'après la légende l'emplacement de la ville d'Is. A Troguer, de l'autre côté de la Baie des Trépassés, il existe, dit-on, d'anciennes murailles appelées Moguer Guer à Is (murailles de la ville d'Is) ; le village, qui possède de nombreux vestiges gallo-romains, se trouve, dit-on, à l'extrémité de la voie romaine qui conduisait de Vorganium (Carhaix) à la Pointe du Raz.

(3) Ces notes, prises sur mes genoux et crayonnées au fur et à mesure du récit, trouveront, ainsi que d'autres, leur place dans un recueil ultérieur. Soit dit en passant, à part deux contes suggérés par les côtes et les paysages bretons, toutes ces nouvelles ont été notées par moi, *sur place*, d'après les récits des conteurs dont j'indique toujours les noms.

de l'endroit, où, suivant cette version, est enfouie la ville d'Is ;

— « Un chacun a vu Berbido (1) entre Belle-Isle et Quiberon ». Près des rocs, dans la mer, on a retrouvé des ancres et des « affaires » et dans la petite île on a retrouvé des os, les pêcheurs le savent tous.

Dans un temps très lointain, du temps où la baie Saint-Michel et la terre de Quiberon étaient des forêts ; du temps où la terre joignait tout droit Portivy à Port-Louis, il y avait là une ville « Ker-a-Is », si grande qu'il n'en était pas de plus grande et tout entourée de hautes murailles. Les habitants y étaient nombreux comme les sables de la mer ; et, après avoir été bons, ils devinrent tous corrompus. Dahut, la fille du roi, était une « fille libertin » qui était toujours à danser lorsqu'elle ne

(1) Je n'ai pu identifier ce point. Est-ce simplement un roc affleurant l'eau, et connu des seuls pêcheurs, la conteuse le fixe très nettement entre Belle-Isle et Quiberon. Est-ce le Roh-Vigo ou Roh Vidic bras, plus haut près de Portivy — ou bien encore un roc isolé au sud-ouest de la presqu'île de Quiberon. Dans tous les cas il est curieux de constater, au sujet de cette tradition constante de l'empiètement des eaux, les soulèvements *parallèles à la côte*, chaînes sous-marines reliant Quiberon à Lorient et au Croisic et dont les îles sont les points culminants.

faisait pas le mal ; et à l'exemple de la fille du roi, tous vivaient dans les plaisirs et dans le mal.

Mais alors la punition est venue sur la ville corrompue et elle a été perdue par la faute du roi. Les barrières de la ville qui retenaient les eaux, les digues et les murailles se sont rompues ; l'eau est entrée en bouillonnant, elle a envahi tous les palais, toutes les rues. Les gens ont d'abord voulu fuir ; d'autres sont montés sur les toits de leurs maisons.

Les filles appelaient leurs pères, les pères leurs enfants ; les mères s'attachaient à leurs petits pour ne pas les perdre ; quand la vague les atteignait, les amants s'appelaient et la mer leur baisait la bouche.

La mer a fait son œuvre ; elle a renversé les murailles, elle s'est engouffrée dans les sillons des rues, arrachant tout sur son passage, cueillant par là des grappes humaines, écrasant tel autre du choc de ses lames. Elle a tout englouti.

Tous sont morts, pas un n'est resté à Ker-a-Is. On les voyait de loin, ce n'était sur toute la mer, à cet endroit, qu'une grande clameur, mais pas un n'a échappé.

... Depuis, on voit passer tous les jours dans la

lande de la presqu'île, vers Quiberon et Saint-Pierre, un grand homme tout habillé de rouge. Il va sans rien dire, toujours par le même chemin, toujours du même pas, toujours morne et muet, semblant lassé et malheureux.

Un jour une femme compatissante et sans crainte lui dit : « Pauvre homme, où allez-vous ? »

L'homme Rouge, qui était l'ancien roi de Ker-a-Is, lui a parlé alors. Il s'est arrêté, interrompant pour la première fois son long et silencieux voyage ; il lui a dit qu'en pénitence il devait depuis sa mort faire ce trajet chaque jour à pied, et cela toujours, jusqu'à ce que quelqu'un de charitable le prît en pitié et lui parlât.

Car, il y avait de cela de longues années déjà, il avait, lui, manqué de charité au moment de l'invasion des eaux dans le Berbido et qu'il avait repoussé sa femme (*sic*) en lui donnant un coup de pied.

Depuis lors, toujours à pied, il devait hanter les lieux où il avait péché et aller, aller sans trêve pour expier sa faute, jusqu'à ce qu'une parole bienveillante vint le délivrer par son mérite et par sa compassion.

Après avoir parlé ainsi l'homme Rouge a disparu en disant à la femme : « Je vous remercie, car je suis délivré à présent. »

Il semble y avoir dans ce récit un mélange des légendes d'Is et du Juif Errant, mais cette version nouvelle, connue dans un coin resté très primitif en ce fond de Morbihan, m'a semblé apporter une contribution intéressante à celle que la Tradition semble avoir conservée un peu partout en Bretagne.



La Messe des Morts

LA MESSE DES MORTS ⁽¹⁾

Dans ce temps-là, — si loin que les plus vieux du Pays seuls l'ont entendu conter de leurs anciens, — il n'existait ni chemins de fer, ni télégraphe, ni grandes routes ; ni rien de tout ce qui, à présent, facilite les voyages. Les champs cultivés, dispersés et très rares se perdaient dans l'immensité des bruyères et des ajoncs incultes ; et, la Bretagne n'était qu'une vaste lande piquée de quelques maisons tassées très bas, — dans la crainte et le respect, semblait-il, de toutes les âmes défuntes qui éalisaient domicile dans le désert

(1) Conté par Mme Espinet, de Portivy.

Ce thème est fréquent en Bretagne, souvent c'est le prêtre qui, ayant négligé des messes, célèbre pour lui et attend un répondant.

des landes. Souvent les âmes venaient s'installer auprès de l'âtre ; on ne les voyait pas mais on les sentait, et lorsque la mort devait frapper dans les rangs des vivants, l'haleine légère de quelqu'une de ces âmes errantes allait souffler doucement sur la nuque penchée d'une jolie fille à l'église ; sur le cou hâlé d'un jeune gars ou d'un vieux. L'avertissement était donné au plus proche parent de celui qui allait mourir.

Parfois aussi les lumières des follets, ou bien des coups espacés frappés trois fois sur une paroi, disaient aux vivants charitablement : Prenez garde ; la Faucheuse est là qui vous guette...

L'église de Saint-Pierre Quiberon n'était pas construite alors ; une simple chapelle en tenait lieu.

Saint-Pierre est un petit village de la presqu'île de Quiberon, situé sur la baie, à mi distance entre le fort Penthièvre, bâti à l'endroit le plus resserré de la presqu'île, et Quiberon situé à la pointe sud. Portivy est séparé de Saint-Pierre par quelques kilomètres à peine mais l'un des villages est au bord de l'océan, et l'autre sur la petite grève plus tranquille de la baie de Quiberon.

C'était par un petit chemin tortueux parmi les landes que, traversant la presqu'île, on allait de Portivy

à Saint-Pierre. Par un lacet allongeant la route on tournait autour du vieux moulin.

Le vieux moulin, aux ailes fatiguées, dresse encore, au milieu des Alignements, sa grande croix morne aux longs bras emmaillottés du linceul de toile blanche. Il est devenu un convive de plus à la mystérieuse réunion des vingt et un menhirs dressés, et il est devenu aussi comme eux un beau thème à légendes et apparitions merveilleuses. Autour de lui, imposantes et muettes statues, la Vierge, et le Grand Moine sont debout éternellement. Ce soir l'Allée de pierres levées s'allonge, fantastique sous la lune ; des blocs de granit, fantômes couchés, s'étendent sous les ronciers, tandis qu'en deçà le cimetière dort, et qu'au delà se trouve le doué où les lavandières de nuit lavent leur suaire sur la pierre tombale marquée d'une croix. Voilà les environs immédiats de la chapelle Saint-Pierre.

Une nuit de Noël, la vieille Anne, habitant Portivy, se réveille après un lourd sommeil entendant sonner les cloches. C'est une bonne chrétienne que la mère Anne ; elle se hâte, met sa coiffe des beaux jours, sa frileuse (1) et ses sabots ; les étoiles luisent au ciel.

(1) Grand châle de laine noire.

comme autant d'yeux qui la regardent ; la nuit est très belle, froide, claire et tranquille.

Sur le chemin elle est seule la mère Anne ; la lande est déserte et silencieuse. Pas un bruit aux environs, et mère Anne se dit qu'elle est bien en avance pour la Messe ou bien en retard, les fidèles étant déjà sans doute réunis à l'église.

Elle presse le pas, toujours personne, et un silence, profond ; on n'entend que le bruit étouffé du claquement de ses sabots dans le petit chemin des landes, et le murmure de ses lèvres tandis que ses doigts gourds tournent son rosaire sous le châle noir croisé devant ; elle se presse encore la vieille Anne et arrive enfin à la chapelle de Saint-Pierre.

Elle n'arrive ni en retard ni en avance, mère Anne ! la porte est grande ouverte et les cierges allumés à l'autel brillent d'un éclat blafard dans la nuit ; Anne s'avance ; la chapelle est pleine.

Hommes et femmes nombreux s'y pressent en foule. Mais elle doit avoir mal vu, l'officiant semble vêtu de noir....

Anne reste sur le seuil, ne pouvant approcher et cherche à reconnaître ceux qui l'entourent. Peine perdue ; ils lui sont tous inconnus.

Le prêtre lui-même, qui semble immatériel sous ses vêtements sacrés, ne ressemble à aucun de ceux qu'elle connaît si bien ; elle ne peut mettre aucun nom sur la figure des enfants de chœur qui glissent, telles des ombres, sans qu'on entende leurs pas.

Lorsque le prêtre se retourne, elle croit que ses orbites caves sont vides, car dans la demi-lueur, les prunelles sont invisibles. La messe lui semble étrange, ses voisins impalpables, leurs vêtements seuls semblent matériels. Pourquoi ces chants lugubres en cette messe de Noël sans qu'on voie ces têtes remuer ? Pourquoi cet orchestre d'instruments qui semblent pleurer un *Dies iræ*, tandis que nulle part on ne voit un seul exécutant ? Pourquoi ce cérémonial, cet encens, ces brûle-parfums qui se consomment et ennuagent la nef, sans qu'aucun les ait touchés ?

Elle veut franchir le seuil et s'avancer dans l'église ; une force inconnue l'en empêche, mais, de loin, elle reconnaît avec trouble trois membres de sa famille, décédés depuis longtemps, qui se retournant la regardent fixement un instant. L'office cependant se termine au milieu d'un recueillement tel, qu'on eût entendu un enfant respirer ; puis les chants pieux reprennent et les hommes, les femmes se prosternent

silencieusement comme s'ils allaient s'abîmer sous les dalles.

Alors les fidèles défilent un à un, sortant de l'église ; ils passent frôlant Anne ; elle n'en reconnaît aucun.

Une vieille femme reste encore dans la nef ; elle s'avance, semblant ne pas toucher le sol, ses mèches blanches passent sous son bonnet ; elle met sa main sur l'épaule d'Anne ; Anne la voit mais ne la sent pas et la femme lui dit d'une voix sépulcrale :

— Pourquoi es-tu venue ? Ta place n'est pas ici !

— Mais, dit Anne, je suis venue à la messe comme vous tous ici.

— Non ! répond l'ombre, la messe des vivants est finie de longtemps ; tous ici nous sommes des morts ; toi seule es en vie. Et d'une voix sans intonations, — voix pâle et blanche comme son teint cireux, parcheminé — la vieille continue, ses orbites vides et creux remplis de nuit. « Ne le fais jamais plus ; souviens-toi que, si le jour appartient aux vivants, aux morts est la nuit ! » Puis tous défilent et s'éloignent muets et vaporeux vers le cimetière et vers les menhirs. Vont-ils réintégrer leur cercueil dont la pierre est levée cette nuit ? — vont-ils, esprits subtils, redevenir l'âme des menhirs ? Anne est glacée d'effroi et tremble

d'épouvante. Elle ne veut à aucun prix cheminer au milieu de ces ombres pour s'en retourner au village ; elle reste à l'église ; dans ce refuge elle attendra le jour ; la prière viendra à son aide et chassera l'épouvante qui grandit en elle.

Mais maintenant, aux chants pieux, le silence profond et troublant a succédé ; un à un les cierges ont vacillé puis se sont éteints ; l'obscurité l'environne et la pénètre, l'ombre lui semble être plus dense que jamais.

Anne a grand peine à lier deux idées ; il lui semble que sa tête elle aussi vacille et se perd, elle cherche en vain des mots pour prier ; jusqu'au jour, elle tient ses paupières closes pour échapper aux apparitions qui l'ont épouvantée, et, lorsqu'elle les soulève, un spectacle qui achève de la terrifier se montre à elle.

Dans la clarté naissante d'un jour blafard, la corde de la cloche se balance silencieusement dans l'église ; des sons blancs tintent faiblement en glas ; au bout de la corde elle distingue le corps d'un homme dont elle ne peut voir les traits.

Une sueur froide l'inonde ; elle rentre chez elle tremblante et glacée au petit jour, plus morte que vive — pour apprendre que l'un des siens vient de se pendre.

Le Doué



LE DOUÉ ⁽¹⁾

Portivy est en fête ce jour. La fête de la chapelle de Lotivy a attiré, au milieu des étalages des petits marchands forains, de nombreux Bretons dont les carrioles inactives garnissent maintenant les bas-côtés herbeux de la route. Auprès de marchands qui vendent pieusement images saintes et médailles, d'autres, ayant devant eux l'inévitable tourniquet garni d'assiettes blanches, de bols ou de vases bleus, hèlent gaiement ceux qui passent et regardent; d'autres

(1) Conté par M^{me} Buhé, 64 ans, traduisant le récit breton de sa mère Félicité le Role 92 ans de Renaron — et M^{me} Espinet de Portivy

tendent leurs cartons à deux sous la partie, et ce brouhaha insolite joint au boniment du vendeur d'assiettes, fait un contraste intense avec le calme grave et recueilli des vrais Bretons, les marchands d'images, et même là-bas sous la tente, la tablée silencieuse de ceux qui pour un sol boivent leur bolée de cidre. Le Breton a en effet l'ivresse sentimentale et tendre, mais rarement bruyante. S'il est souvent muet ou taciturne d'extérieur il a cependant une joie d'enfant à venir au « Pardon » et garde « robuste et noueux comme les petits chênes de son pays » une force herculéenne pour fendre le flot montant des arrivants. — Dieu vous garde de vous trouver dans la muette et puissante cohue d'une fête bretonne ! — De-ci de-là sur le rebord de houle que fait le flot humain, les pauvres montrent ulcères ou jambes torses avec une sans- façon extraordinaire ; scandant en même temps une prière naïve toujours pareille, et rythmée en mélodie. Non loin le moulin s'éploie, et de l'autre côté la mer chante.

La petite Marie aide sa mère avant de passer ses plus beaux atours et d'aller comme chacun rire et folâtrer à la fête. — Ce soir on dansera. Et déjà maintenant un violoneux et deux binious sont venus faire danser là-haut sur le plateau où tout à l'heure, allumé

par le Recteur, le « Feu » béni processionnellement, va dérouler vers le ciel ses volutes enflammées.

Marie fredonne :

Ballez (1) ou ne ballez pas
Pour moi je n-m'en soucie guère (bis).
Pour moi je n-m'en soucie pas !

Mais elle meurt d'envie d'aller sauter aussi, Marie ! La mère lui demande encore : Avant de t'appréter, va-t'en donc, Marie, au Doué chercher de l'eau.

— Oui da, ma mère, j'y vais tout à l'heure (2).

Et la petite Marie, une cruche dans chaque main s'en va par le chemin, le long des landes fleuries qui embaument l'ajonc. Par là, des bruyères et des baies écarlates rougissent le sol comme le sang frais d'une blessure ; et par ailleurs le moulin tourne, accrochant au passage dans ses palettes, des rayons de soleil qui jouent et dansent dans l'air.

Portivy est en fête ce jour ; mais les hommes ne savent pas ! — Ils ne sont jamais si joyeux que lorsqu'en embuscade la mort guette. La Mort ! on

(1) Dansez.

(2) Tout de suite.

devrait savoir qu'elle vient, et on semble l'ignorer toujours... jusqu'à ce qu'elle-même prévienne.

Portivy est en fête ce jour et Marie sitôt son travail va s'en aller danser elle aussi.

La Ridée commence là-bas, le vent happe la chanson et l'apporte à Marie par morceaux. Marie chante aussi :

Dans la cour du Palais,
Le lundi, mardi jour de mai,
Dans la cour du Palais
Il y a une servante (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

Elle a des amoureux,
Le lundi, mardi jour de mai,
Elle a des amoureux
Qu'elle n' sait lequel prendre (*sic*) (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

Tout à coup elle s'arrête, voyant quelqu'un couché dans le fossé. Marie hèle gaiement l'inconnu.

— Hé ! voulez-vous une aide pour sortir du trou ?

Là-bas les binious scandent toujours la ronde qui tourne, tourne sans fin.

C'est un ptit cordonnier,
Le lundi, mardi jour de mai,
C'est un ptit cordonnier
Qu'a eu la préférence (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

Lui a fait des souliers,
Le lundi, mardi jour de mai,
Lui a fait des souliers
A la mode de Nantes (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

S'en va les lui porter,
Le lundi, mardi jour de mai,
S'en va les lui porter
A minuit dans sa chambre (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

L'inconnu ne bouge et Marie descend la pente gazonnée du talus qui borde la route : Hé ! un coup de main ?

Les binious et les violoneux jouent toujours et les éclats de fraîches et fortes voix arrivent jusqu'ici.

La belle, si tu voulais,
Le lundi, mardi jour de mai,
La belle, si tu voulais
Nous coucherions ensemble (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

Nous coucherions ensemble,
 Le lundi, mardi jour de mai,
 Nous coucherions ensemble
 Dans un beau lit carré (*bis*)
 Le lundi, mardi danse !

Dans un beau lit carré,
 Le lundi, mardi jour de mai,
 Dans un beau lit carré
 Garni de toile blanche (*bis*)
 Le lundi, mardi danse !

Aux quatre coins du lit,
 Le lundi, mardi jour de mai,
 Aux quatre coins du lit
 Quatre belles pommes d'orange (*bis*)
 Le lundi, mardi danse !

L'homme est couché sur le côté. Marie pour le
 reconnaître tourne de là.

Hé ! ma Doué ! (1) Kermorvan !

Le cœur lui fend dans la poitrine : Kermorvan le
 joli gars qu'elle aime, la regarde de ses prunelles vides.
 Marie les yeux hagards reste clouée au sol.

La ronde là-bas s'accélère toujours.

(1) Mon Dieu.

Et au milieu du lit,
 Le lundi, mardi jour de mai,
 Et au milieu du lit
 Le rossignol qui chante (*bis*)
 Le lundi, mardi danse !

Il chante pour les jeunes filles,
 Le lundi, mardi jour de mai,
 Il chante pour les jeunes filles
 Qui n'ont pas de mari (*bis*)
 Le lundi, mardi danse !

Marie effarée, qui s'est ressaisie, lâche ses cruches
 et s'enfuit... clac, clac, clac, ses sabots trottent.
 La chanson la poursuit tout du long du chemin.

Ne chantez pas pour moi,
 Le lundi, mardi jour de mai,
 Ne chantez pas pour moi
 Car j'en ai un joli (*e*) (*sic*)
 Le lundi, mardi danse !

... Il est dans la Hollande,
 Le lundi, mardi jour de mai,
 Il est dans la Hollande,
 Les Hollandais m-l'ont pris (*bis*)
 Le lundi, mardi danse !

Que donneriez-vous, belle,
Le lundi, mardi jour de mai,
Que donneriez-vous, belle,
Pour avoir vot-mari ? (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

Marie sanglote tout en courant ; ce gai accompagnement lui fait si mal. Et, dans sa pensée, la fin de la ronde chante en désespérée :

Je donnerais bien Rennes,
Le lundi, mardi jour de mai,
Je donnerais bien Rennes,
Paris et Saint-Denis ! (*bis*)
Le lundi, mardi danse !

La rivière courante ;
Le lundi, mardi jour de mai,
La rivière courante ;
Le clocher... mon pays !! (*bis*)
Le lundi, mardi danse ! (1)

Les dernières notes de la chanson sonnent comme un glas sur le cœur de Marie. Elle court toujours, sans haleine les yeux brûlés maintenant et séchés par la fièvre.

(1) Cette ronde m'a été chantée par Louise Le Roch, de Vannes.

Les tronçons de son rêve épars flottent dans son souvenir... L'intersigne de Kermorvan !... son pauvre bonheur mort avant de naître... Dieu ! elle est affolée.

Voici la maison où sa mère l'attend. Marie entre comme une fusée... ses larmes maintenant coulent comme une eau pure de source — Hella ! hella ! (1)

— Hella ! ma mère, qu'ai-je vu ?

— Eh ! qu'as-tu vu, ma fille ?

Mère j'ai vu Kermorvan avec des yeux noyés couché dans le fossé.

— Ma fille, tu perds l'entendement. Voilà beau temps que Kermorvan pêche au large, et il n'est tant seulement pas rentré.

— Ma mère, croyez-moi ; dans le pré du doué, tout au long du fossé, j'ai vu Pierre Kermorvan avec les yeux noyés.

La mère fit sa croix de Dieu avant d'entamer la miche, mais, ce soir-là, Marie ne mangea pas. A la veillée elles étaient seules. La nuit était noire ; au loin la mer mugissait, et le chapelet aux doigts,

(1) Ou Allaz : hélas !

Marie et sa mère cherchaient dans la prière un adoucissement aux angoisses qui, malgré elles, les envahissaient.

C'est que le vent maintenant soufflait en tempête, ébranlant les volets de la vieilleasure, et les femmes pensaient que bien des marins étaient là-bas, livrés au caprice de la vague.

...Tout à coup un bruit étrange se fait entendre, comme si un corps assez lourd tombait dans une flaque d'eau, éclaboussant tout à l'entour; et, dans le fond de la pièce, tourne une petite lueur — « Mère ! n'avez-vous pas entendu, ce qui vient de tomber ? L'enfant tremble et claque des dents. — Ne voyez-vous pas ? »

— « Reste sage, ma petite fille, et dis ton rosaire avec moi ».

Mais Marie, les yeux pleins d'épouvante, regarde dans le vide et ne parle plus.

Le lendemain, la mère dit à sa fille : — « Le jour est dans sa pleine course et les Esprits n'y viennent point, va-t'en donc, Marie, au doué, chercher les cruches, et rapporte-moi de l'eau. »

— « Oh ! nenni, ma mère, je n'en ferai rien, s'il vous plaît, dit Marie. »

— « Marie, ma fille, va au doué, et que Dieu t'assiste ! »

Marie partit, non plus gaie, mais le cœur transi. La mer semblait apaisée par delà la plage, comme un grand fauve qui a pris une proie et qui, repu, s'endort en ronronnant.

Mais, qu'est-ce là ? Tous les habitants de Portivy sont au doué ce matin ; le rassemblement gagne comme une tache d'huile qui s'étend, les gens semblent sortir de terre, et, de loin, on dirait une fourmilière affairée à laquelle on a jeté une charogne.

Marie arrive auprès du fossé, vers la fin du pré ; ses jambes flageolent sous elle.

— « Qu'ai-je ainsi des pieds en coton ? » se dit-elle, pour chasser la crainte, et elle avance derechef.

— « Hella, ma Doué ! » crie une femme.

— « Qu'est-il arrivé, Anna ? »

— « C'est Pierre Kermorvan trépassé, Pierre Kermorvan trépassé de tantôt, qu'on vient d'amener dans un filet, emmi les poissons de la mer. »

On s'écarte, mais Marie ne veut pas voir.

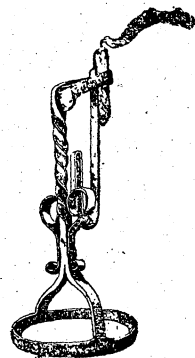
Elle met son bras sur ses yeux.

Vous qui le connaissiez, Marie, dites aussi, si ce n'est pas Pierre ?

Et Marie reconnaît au même endroit du pré — tout au long du fossé, couché sur sa gauche, et les yeux noyés, celui dont elle a vu l'intersigne : Pierre Kermorvan, que des pêcheurs venaient d'amener dans leurs filets, en pêchant au large, là bas, en vue de la côte.



Le Cierge



LE CIERGE

C'était dans la chaumière bretonne, un soir, où l'enfant mourante était seule avec sa mère; un cierge du dernier Pardon, à la flamme vive, distillait sa douce et pénétrante chaleur.

La mère la regardait, songeuse, l'âme perdue, bien loin, dans le vague de ses pensées.

..... Les pensées prenaient une forme. La mère angoissée songeait à la mort; il lui semblait « respirer une odeur de cierges funéraires »..... Il lui semblait que l'aile froide de la mort avait touché l'enfant frêle et qu'elle aussi, elle allait mourir, mourir comme la flamme qui scintillait là !

Alors — vague sentiment dans son angoisse folle ! — la mère pensa : « La vie de mon enfant est liée à la vie du cierge bénit. »

Et, pendant ce temps, lentement se consumait la cire molle.

..... La mère songeait toujours à la mort ; elle voyait tantôt grimaçant, hideux, tantôt plus calme, plus froid, mais toujours effrayant, le spectre de la Mort. « La voir mourir ! mourir ! » Les deux syllabes fatales résonnaient sourdement sur son pauvre cœur oppressé, dont les battements inégaux trahissaient la souffrance profonde.

Pendant ce temps, lentement se consumait la cire molle ; pendant ce temps, lentement la flamme oscillante se rapprochait de son support.

La vie aussi se retirait lentement, supplice terrible, prolongation d'un immense martyr — la vie se retirait lentement des membres de l'enfant.

..... L'oscillante flamme se meurt.

Et devant la mère éperdue, l'enfant aussi va mourir !!

La flamme a perdu son éclat d'or pâle, une petite lumière bleue, seule, tremble encore faiblement. L'enfant, elle, ne vit plus que par son âme, son âme déli-

cate qui souffre des tortures mortelles, sans pouvoir en mourir.

La lumière semble renaître. Mais non, elle s'éteint !

Elle se ravive !!

Non ! elle se meurt... Poignante angoisse ! La poitrine haletante, les yeux agrandis, fixés sur l'étincelle lumineuse, elle aussi, la mère se meurt. Ces deux vies, ces deux souffles, vont-ils tous deux, ensemble, s'éteindre ?

La mère prie de tout son être, offre en rançon sa vie pour celle de son enfant. Un éclair illumine la chambre....

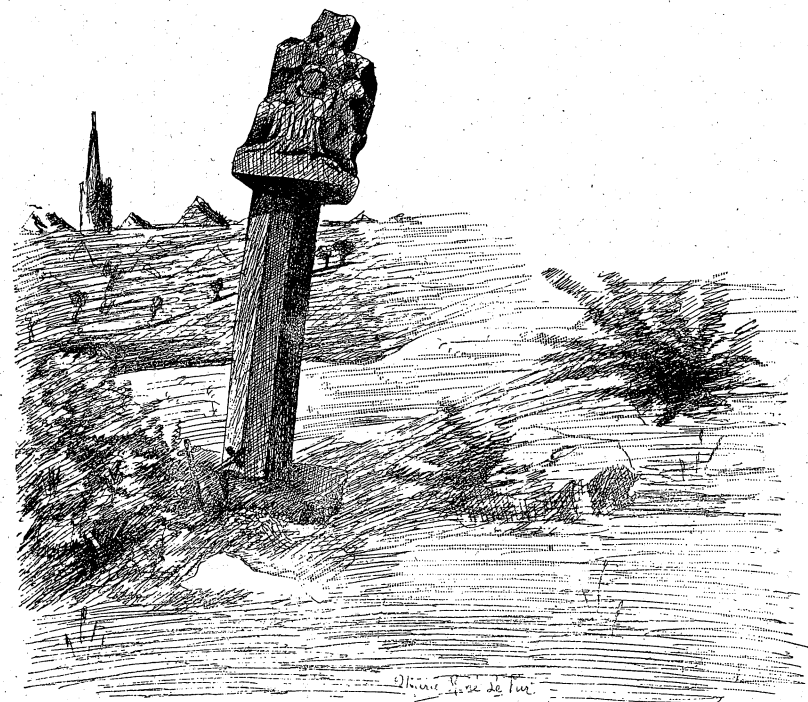
Un cri surhumain se fait entendre... puis on ne voit que la nuit ; puis on n'entend qu'un grand silence.

L'enfant, les yeux dilatés, a vu mourir la douce flamme, ses yeux l'ont recueillie... Le mal a été vaincu.

Vous vous demandez pourquoi Marivonne a une « lueur » au fond du regard. Je le sais moi : c'est le legs suprême qu'une flamme mourante lui a laissé.



Le Compagnon de Route



LE COMPAGNON DE ROUTE

La veillée disparaît, hélas ! un peu des usages bretons ; le « journal » et les livres en (petite quantité encore) remplacent parfois la jolie veillée que jamais les Bretons n'oublient quand ils ont quitté « Chez nous » pour aller au loin tendre les filets. Les marins se sentent encore chez eux sur les morûtiers ou sur les sardiniers, même lorsque des mois durant ils ne rentrent pas au pays. Autour d'eux sont des Bretons ; ensemble ils parlent breton... Le « sol liquide » et capricieux de la mer, les marins savent qu'il bat leurs falaises ! et le pont d'un navire, il leur semble, presque, que ce soit un coin plus aride de leur terre natale !

Il en est tout autrement lorsque les fils de la mer

ont été chercher fortune loin par delà les champs et les villes, et c'est alors que leur vient cette nostalgie si connue, ce « mal du pays », si poignant, qu'il se termine souvent par la mort, lorsque le retour au pays ne vient pas enrayer le mal.

Le soir, alors que la nuit est bien noire, nombreux autour du brasier qui brûle en crépitant dans la haute cheminée, les Bretons se réunissent.

Les tout petits sont déjà dans leurs lits clos, et leur sommeil commençant est bercé par des contes mystérieux et des légendes dorées, que les vieux, assis à la meilleure place près de l'âtre, racontent de leur voix de sépulcre.

Ils sont si curieux souvent, ces vieux de Bretagne ! Souvent, ils sont droits encore comme des i, sans infirmités ; leur figure semblable seulement à quelque pomme ridée de leur pays qui a passé trois hivers oubliée dans un coin — leurs vieilles mains devenues maladroites, semblent de vieux sarments noueux veufs de toute sève — ; et, brunies comme des ceps desséchés, elles tremblent un peu sur le bâton auquel elles s'appuient : un bâton vénérable coupé de deux coups de hache et comme ciré du haut par le frottement des mains. — Beaucoup de ces vieillards ont

toute leur chevelure, une chevelure broussailleuse blanche ou grise : un hallier que les pieuses mains des enfants ne touchent parfois qu'aux fêtes carillonnées — Les bonnes vieilles ont abandonné la coquette coiffe blanche tantôt pour le « bonnet des veuves » tantôt pour une fanchon sombre ou bien un mouchoir à grands carreaux noué de deux nœuds sous le menton. Souvent les uns et les autres fument la pipe et, d'un tison enflammé pris au bout des pincettes allument la bouffarde de vieux bois des Îles — le cadeau de quelque fils revenu de lointains voyages. Souvent aussi leurs cannes sont des bambous de Chine sculptés, que le voyageur a rapporté à ses vieux — et qui, si l'âme des choses existe, doivent trouver étrange leur dernière destination comparée à leur vie antérieure.

Dans la maison au sol de terre battue, où les hommes envoient un jet de salive voisiner avec la fin d'une bolée de cidre lancée à terre par-dessus l'épaule, les femmes tricotent un éternel bas de laine ou un jersey chaud pour le marin. — Dans quelle chaumière bretonne n'y a-t-il pas un marin « qu'on attend » ?

C'est là que se racontent ces histoires horribles ou sublimes, gaies ou tristes, naïves, amoureuses, parfois de vrais chefs-d'œuvre de composition et de

style, d'autres fois, simples légendes auxquelles on croit comme à Dieu. C'est une de ces dernières que l'on m'a contée et que je vais rapporter ici (1).

... Pierre s'en allait comme il faisait d'habitude veiller à Kerniscop chez sa fiancée. Toute la journée, pendant qu'il était à la pêche tirant les filets ou manœuvrant les lourds avirons, il songeait aux délices de ces heures tranquilles du soir au milieu de toute la famille, où chacun autour de l'âtre raconte tour à tour son histoire.

Un soir qu'il s'en revenait ainsi chez lui, il était près de onze heures. Les dunes et la falaise étaient désertes et le chemin lui semblait plus long que de coutume. Dans les dunes, tout à coup, il sent quelqu'un près de lui ; il se retourne, ne voit personne ; il continue sa route ; son compagnon revient ; il le sent, il entend sa respiration ; la main même du spectre se pose sur son épaule. Il ne voit rien, mais il lui parle. L'ombre ne répond pas ; quand il veut la saisir, il ne trouve rien, sa main se referme sur le vent qui passe ; et, cependant, quelqu'un est là qui marche du même pas que lui tantôt vite et tantôt lentement, s'arrêtant lorsqu'il

(1) Conté par M^{me} Espinet de Portivy.

s'arrête, se serrant contre lui invisible et insaisissable ; aucun pas ne marque sur le sable à côté du sien, mais le souffle tiède de l'ombre qui marche tantôt à son côté, tantôt un peu en arrière de lui, se fait sentir sur son visage et sur son cou.

La peur le prend, bien qu'il soit brave, et que jamais le danger de la mer mauvaise ne l'ait effrayé ; il court ; l'ombre court aussi vite que lui. Il lui adresse alors encore la parole, mais l'ombre ne fait entendre que de sourds gémissements qui affolent Pierre de plus en plus.

Pour rentrer chez lui, il doit passer tout près de la chapelle. Là, il fait le signe de la croix et l'ombre soudain le quitte, lui criant : « A demain ! ».

Le lendemain soir, Pierre n'ose pas sortir ; sa mère lui demande pourquoi.

— « J'ai peur ce soir, » dit-il ; ce disant, il va sur le pas de la porte et voit l'ombre assise sur les escaliers du grenier, l'attendant.

Le surlendemain soir, à la même heure, des camarades de Pierre viennent le chercher. Il a manqué, la veille au soir, à la réunion de famille et sa fiancée le réclame. Il accepte, mais à la condition que ses camarades ne le laisseront pas seul un instant. Ils partent.

A peine sont-ils dehors que l'ombre se révèle ; elle s'approche de Pierre, ne le quitte pas, et, non contente de marcher près de lui, s'appuie sur son bras, sur son épaule ; Pierre sent un poids qui le fait fléchir ; il ne peut presque plus avancer. Ses camarades rient et ne voient rien.

Au retour, de même, Pierre est transi d'effroi ; il s'adresse à l'ombre :

« Dis-moi qui tu es ? Que veux-tu ? »

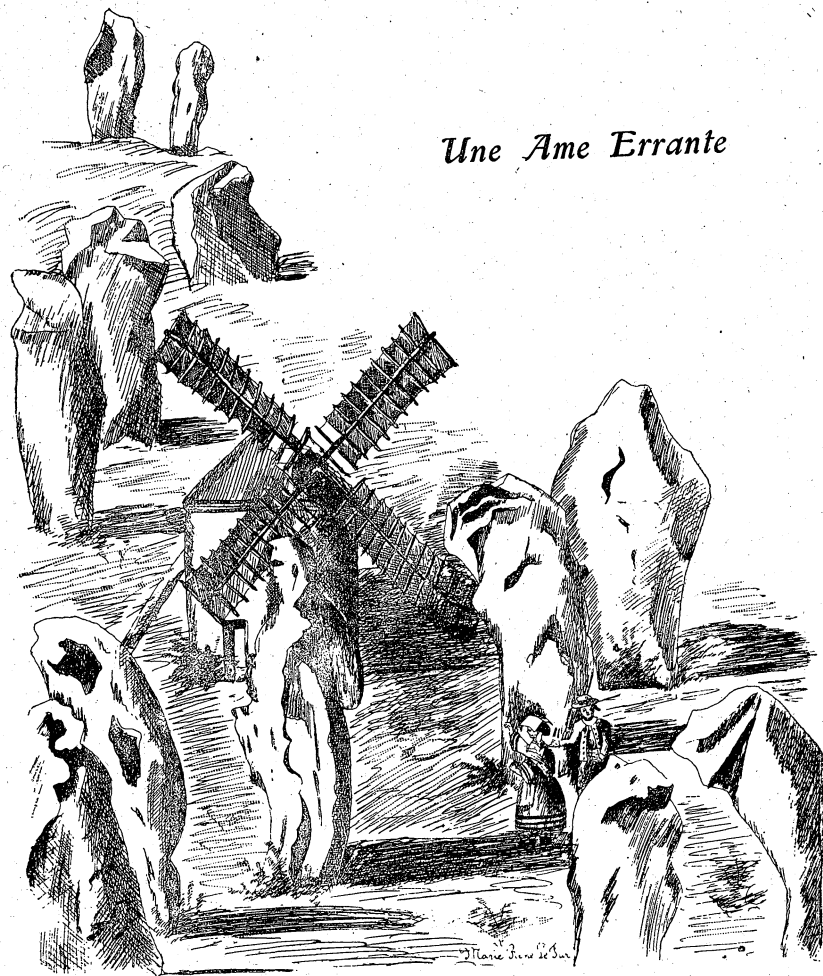
L'ombre articule avec peine des mots incompréhensibles ; puis, peu à peu, au fur et à mesure que l'on se rapproche de la chapelle, la parole devient plus distincte

Enfin, arrivée au Calvaire l'ombre s'écrie : « Des prières ! » et quitte Pierre.

Les prières furent dites et l'ombre ne revint jamais.



Une Ame Errante



UNE AME ERRANTE (1)

Il était une fois un ménage breton très honnête, très pauvre et très heureux qui vivait au jour le jour dans une petite mesure située à Renaron près de Portivy. Le mari était couvreur et Jeanne, sa femme, allait en journée. Parfois elle disait avec un peu d'envie : « Si, seulement j'avais quelques poules, des oies ou des canards que nous mangerions une fois à point, un dimanche, ou que j'engraisserais sans peine et vendrais ensuite, ce serait bien beau et j'en serais bien aise ! » Mais elle était honnête et jamais n'aurait voulu s'approprier le bien d'autrui.

Jeanne et son mari étaient aimés de tous, ils n'a-

(1) Conté par Angéline Gohébel (du Magoër en Plouhinec).

vaient qu'un ennemi Danic, brave homme comme eux, mais qui jadis avait désiré épouser Jeanne et nourrissait depuis contre eux une mauvaise rancune.

Un jour celui-ci vit non loin de la maison du couvreur, une de ses oies qui gisait à terre. — « Ce sont encore ces mauvaises gens qui m'ont fait cela ! » gronda-t-il, les jugeant mal, bien à tort. Et, vite, tenant la bête encore chaude, il se précipita chez le couvreur et sa femme leur reprochant avec violence d'avoir « tué son bien » et voulu se l'approprier. Jeanne et son mari nièrent avoir tué la bête, mais le plaignant qui était vif s'emporta.

— Oui-dà ! disait Danic avec des menaces ; je ne vous crois pas et nous irons en appeler à la justice de Lorient.

A Lorient, Danic disait que le couvreur et sa femme avaient tué la bête. Jeanne et son mari soutenaient que non.

On demanda à l'homme s'il avait vu Jeanne tuer son oie et s'il pouvait le jurer.

Avec de grands serments l'homme jura, disant : « Je peux lever mes deux mains, car c'est vrai ». Et le couvreur et sa femme eurent alors une condamnation à six jours de prison.

Jeanne pleurait et son mari lui dit que jamais il ne pardonnerait à celui qui l'avait fait condamner. La peine étant terminée, ils revinrent tous deux à Renaron ensuite. Mais, depuis ce jour, le couvreur ne chantait plus comme jadis, lorsque, monté au plein bout de son échelle, il réparait les ardoises des toits que le vent souvent emporte sur cette côte où, soufflant fort, il gronde autant que la mer toute proche. — Dans le village même, il y avait peu à faire, car les toits de chaume y résistent au vent, mais ailleurs, comme il travaillait bien on l'employait volontiers.

Jeanne, elle aussi, en faisant le ménage ou tricotant un bas sur le seuil de sa porte, n'avait plus l'air si heureux, sous sa coiffe blanche empesée ; car sa condamnation, l'avait fait mal voir et certains se détournaient d'elle doutant de son honnêteté ; Jeanne semblait moins alerte et son pas résonnait moins gai dans le cliquetis de ses sabots bien qu'elle fût presque dans l'aisance maintenant. Dans une écurie, bâtie récemment, deux vaches et un cheval voisinaient. Le temps cependant passait et celui qui les avait accusés mourut.

Un jour, Jeanne, son mari étant sorti, alla dans l'écurie pour soigner ses bêtes et elle entendit une

voix qui parlait très bas et qu'elle ne comprit pas bien ; puis elle distingua mieux : la voix disait : « Jeanne, pardonne-moi ! »

— « J'ai oublié de claver la porte », pense Jeanne. Elle sort de la stalle, fait quelques pas, regarde dehors et ne voit rien ; elle ferme alors la porte, va la claver et met un bois dur dans le crochet ; puis, lorsqu'elle va pour s'en retourner, elle entend encore : « Jeanne, pardonne-moi ! »

Jeanne n'avait pas parlé de cela à son mari, n'y attachant pas grande importance et pensant s'être trompée, mais un jour qu'elle était allée rechercher son mari à Saint-Pierre, et qu'ils marchaient tard dans le chemin près des menhirs en rentrant, elle entendit encore une voix basse mais très distincte qui disait à son oreille : « Jeanne, pardonne-moi » ! La voix était si près d'elle qu'elle sentit contre son oreille le souffle presque brûlant de la bouche qui les proférait — et, instinctivement, elle se retourna. — Qu'as-tu, Jeanne ? dit son mari.

— N'entends-tu pas celui qui parle ?

— Dame non ! je n'entends rien.

— Je crois que c'est Danic qui demande merci, dit en tremblant Jeanne apeurée.

— Femme ! que penses-tu ces fadaïses ! c'est bon pour les vieilles gens et pour les petits enfants.

« Jeanne, pardonne-moi ! » redit encore la voix et Jeanne tremble de plus en plus.

Une autre fois qu'il faisait clair de lune et que Jeanne était dehors, elle entendit une voix plaintive qui disait en pleurant et avec sanglots : « Jeanne, pardonne-moi pour que j'aie mon repos et ne souffre plus ! »

Et Jeanne, alors, qui avait souventes fois dit qu'elle ne pardonnerait jamais, prit pitié et dit : « Oui, je te pardonne et fais grâce ».

Le lendemain Jeanne chantait dans la cour et sa gaieté était revenue. Son mari, une échelle sur l'épaule, arrivait vers sa maison, quand subitement il s'arrêta. Jeanne rit d'abord de le voir immobile ainsi qu'une statue, puis prit peur et s'approcha.

Qu'y a-t-il ? Son mari, semblant frappé de stupeur, fléchit subitement sous le poids de l'échelle.

— ... Il me dit qu'il pèse sur l'échelle, d'aussi lourd que lui est son péché.

— Mais je t'ai pardonné, Danic, cria Jeanne l'implorant. A cette parole, le poids sembla s'envoler et le couvreur rentra chez lui.

A peine fut-il à table devant l'écuellée de soupe où nageaient des patates et du lard, sa bolée de cidre devant lui et — pour le dessert, des crêpes et le café noir posés sur le bahut ciré — qu'il se mit à hausser les épaules.

— J'ai rêvé, femme ! Ne crois pas que Danic « revienne ! » Il se fâchait disant cela, — Laisse ces sornettes et ne m'en parle plus — « Pardonne ! » redit la voix que chacun entendit. — Je t'ai donné grâce Danic ! murmura Jeanne. — « C'est ton pardon que je demande », dit la voix blanche devenue pressante de l'être invisible, tout contre l'oreille du couvreur.

Sans répondre, l'homme se mit au lit, le lit-clos ajouré, endentellé de fuseaux tournés, mis là en rosace et ici en ligne de bataille — l'héritage du grand oncle Maheu.

Il avait fait rouler les deux battants sur leurs glissières et soufflait la bougie lorsqu'il poussa un cri : « La chandelle a tombé et m'a brûlé ! » Vitement, Jeanne voulut enflammer une allumette ; la chandelle était toujours à sa place, mais les mains de Jeanne tremblaient et elle ne pouvait allumer.

« Aie donc pitié ; tu ne sais ce que je souffre ! » dit presque bas l'Esprit d'une voix de plainte qui implorait.

— « Je te pardonne ! » prononça le couvreur à demi mort de peur. Aussitôt la sensation de brûlure qu'il ressentait vivement à l'épaule cessa. Jeanne était parvenue à allumer sa bougie elle vit avec effroi sur la chemise de grosse toile bise du couvreur, près de l'épaule, la marque noircie et brûlée, d'une main d'homme aux doigts écartés.

— « Disons *De Profundis*, pria Jeanne, et pardonnons de cœur tous deux ! »

Ce fut fait : chacun vit une forme blanche s'envoler du coin du lit tandis qu'un souffle disait « Merci ! » et, depuis ce jour, Jeanne et son mari, heureux tous deux, n'ont jamais rien entendu...

Ne juge jamais personne sans avoir vu. Encore, souvent ayant vu, peut-on se tromper — et, disent les Bretons : « Les âmes qui ont décédé ayant fait tort à quelqu'un n'ont pas de repos, jamais, avant qu'on leur ait pardonné. »





La Maison Hantée

LA MAISON HANTÉE (1)

Annaïc ne croyait pas aux Esprits qui courent la Lande le soir, lorsque la Mi-nuit sonne. Elle ne croyait pas au Fumou qui, par delà Rochefort-en-Terre et Molac, promène dans les landes désertes de Lanvaux sa lanterne sourde, faible lueur errant autour des fleurs d'ajonc. — Les gens du pays ne savent point trop ce que le Fumou leur veut, mais la mystérieuse lueur est le sujet de mainte terreur néanmoins, et les grands comme les petits la craignent (2). — Elle ne croyait pas au Juif-Errant, qu'Anne-Marie de Renaron avait pourtant vu marcher au-dessus de

(1) Conté par M^{lle} Marguerite Strohl, de Lorient.

(2) Cité par M^{me} la baronne Fabre, château de Liziek, près de Vannes.

terre à près d'un mètre et qui allait sans trêve, grand, avec sa barbe longue, tout au long de la presque île Quiberonnaise. Elle ne croyait pas non plus à la Bonne femme Pé-quelui (1) qui, à la pointe de Beg Quilvic, près de Saint-Pierre-Quiberon, cache des trésors dans les grottes (2). La petite plage de sable fin de Saint-Pierre est terminée d'un côté par le Port-Orange et le quai ; de l'autre côté, la pointe de Beg Quilvic la sépare d'une seconde petite plage, celle de Kerhostin plus profonde mais plus rocheuse, et qui découvre loin à marée basse des herbiers où afflue la crevette. C'est à cette pointe tailladée de plusieurs anfractuosités naturelles que se rapporte cette légende des grottes. Parfois, dit-on, la Bonne femme de Beg Quilvic sort des grottes, emportant un drap blanc. Elle l'étend sur le sable, le plaçant avec soin devant l'une des grottes, puis retourne vers le fond de la fissure où elle seule peut passer, et là, alors, au clair de lune, elle rapporte successivement tous les trésors qu'elle possède, les regardant, les tournant, les étalant sur son grand drap blanc. La légende disait que celui qui, homme ou

(1) Ou bec-quelvi.

(2) Cité par M^{lle} Lisette Grouhel de Kerdavid, et Antoinette Kermorvan, du Roch.

femme, serait assez hardi pour aller braver la sorcière dans son antre, assez adroit aussi pour ne pas se laisser voir, et qui jetterait vite avant d'avoir été vu par elle, un chapelet ou un objet béni sur le drap, mettrait en fuite subitement la « Bonne femme » de Beg Quilvic et garderait tous les trésors dont il serait le légitime possesseur dès ce moment. Mais on courait grand danger de s'aventurer jusque-là, car Pé-quelui était méchante et terrible. Un jour, un habitant de Saint-Pierre résolut de tenter la fortune et de ravir à la sorcière son Trésor des Grottes ; il s'était muni des armes utiles en pareille occurrence : un chapelet béni ; après un signe de croix, il le jeta au bon moment sur le grand drap blanc que la lune éclairait faiblement, et sur lequel le trésor scintillait. Il prit le trésor sans nul danger, s'en retourna chez lui sans dommage — tandis qu'avec une imprécation la Femme disparaissait subitement — et, depuis lors, jamais, la sorcière ne revint.

Annaïc habitait à Renaron, non loin de Saint-Pierre, en passant par Kéraude et le Roch ; mais elle avait été en service dans « les villes » et maintenant elle traitait de sornettes et de contes d'enfants toutes ces histoires des veillées.

C'était le soir. Un peu lasse, et cependant désireuse d'avancer son travail, Annaïc se retira tôt et s'assit sur le bord de son lit de fer, afin de ravauder ses effets avant la nuit.

Sans penser à autre chose qu'à tirer vite l'aiguille, Annaïc terminait son ouvrage, contente d'en avoir bientôt fini quand, brusquement, le lit se souleva — Qu'est-ce ? le lit se dresse, Perdant l'équilibre Annaïc tombe à terre. Etonnée, elle se relève.

— « C'est sans doute le grand chien qui, couché sous le lit, sans que je l'aie vu entrer, a fini son somme, et, se levant, m'a fait culbuter », pense-t-elle. Elle regarde alors sous le lit et ne voit rien.

Effrayée alors, véritablement, Annaïc cherche encore partout, mais, n'apercevant aucune chose insolite, elle se met bientôt au lit. Toute tremblante encore, cependant, elle se recouvre entièrement de ses couvertures qu'elle rejette loin par dessus sa tête, pour ne rien voir ni rien entendre, se glissant apeurée au milieu du lit.

Vaincue par la fatigue Annaïc commence à somnoler et à s'endormir lorsqu'elle est subitement réveillée... Un bruit étrange qu'elle ne s'explique pas, se fait entendre à des intervalles réguliers ; on di-

rait le claquement du battoir de quelqu'un lavant du linge tout auprès — et le doué est loin cependant — ou bien ces coups réguliers du marteau clouant un cercueil ; mais il semble que ce soit très près d'elle dans la maison. Annaïc s'assied sur son lit et suspend sa respiration pour écouter ; le bruit continue toujours, monotone, égal, rythmé — puis soudain il s'accroît, un à un, les coups pleuvent précipités, on dirait maintenant de grosses pierres qui tomberaient dru ; une sarabande de moellons, qui détachés du grenier rebondiraient à terre en cascade, se heurtant, se poussant, se culbutant. — C'est un bruit affreux, comme seuls les Esprits peuvent en déchaîner et il semble à Annaïc que sa raison va sombrer dans la frayeur. Affolée, elle se bouche les oreilles de ses deux poings fermés et ne bouge, mais le bruit s'entend toujours. Une heure durant, autant que sa terreur grandissante peut le lui faire juger, Annaïc, immobile, entendit l'inférieur vacarme et vers la fin le bruit fut tel qu'on eût dit que le pignon s'écroulait.

Annaïc souhaitait mourir, et, figée sur place, n'osait aller voir les dégâts avant l'aurore.

Le matin, rassurée par le jour, elle alla au grenier.

Tout en montant, elle pensa que la maison était hantée comme la maison de Kergroix (1).

Annaïc s'attendait à voir partout des décombres — mais, dès l'entrée, elle vit chaque chose en place ; rien n'avait bougé.

— Seul, dans un coin écarté un petit oiseau mort gisait — signe qu'une âme en souffrance avait passé là.

— Au premier courrier du matin, Annaïc apprit que son frère venait de mourir.

(1) Elle aussi, la maison de Kergroix, ressemblait à toutes ses pareilles : deux pièces, du béton par terre, rien de spécial ni d'étrange ; mais elle était cependant hantée : « on y entendait du bruit » ; un jour la ménagère ayant remarqué une fissure au sol avait appelé son mari pour la réparer. Le mari y mit le pic afin de remplacer par du bitume frais la partie fissurée ; le pic passa à moitié par l'ouverture. On agrandit le trou, et, avec stupéfaction, on découvrit sous le sol de la salle une chambrette maçonnée de deux ou trois mètres carrés avec une niche sur l'un des murs et une amorce de pierres qui fut peut-être un couloir souterrain sous la route — la tradition avait conservé le souvenir vague d'une « cache » en ces parages — c'étaient les âmes qui y revenaient.

Cité par M. Le Gô, de Kéraude.



Kemeur



PAYSAN BRETON

Dessin de C. BOIRY

KEMEUR ⁽¹⁾

Kemeur était un brave homme, bon marin et pêcheur intrépide, mais ivrogne.

C'est le péché mignon de bien des Bretons, et comme le disait un recteur d'une petite paroisse bretonne ⁽²⁾, devenu maintenant le curé d'une de nos grandes cathédrales de l'ouest ; chez les Bretons, d'une sobriété sans égale tous les jours de l'année, il suffit de bien peu de bolées de cidre pour que la tête commence à tourner. Chez lui, le Breton en effet, vit de laitages, de café et de crêpes de blé noir — il vend les

(1) Conté par Mme Espinet, de Portivy.

(2) *L'Ivresse bretonne*, brochure de M. l'abbé Buléon, curé de la Cathédrale de Vannes.

légumes de son champ, ne gardant guère que les « patates (1) » ; les plus fortunés possèdent bien quelques veaux ou moutons, mais ils les réservent pour la vente et attendent une grande foire du pays pour s'en défaire avantageusement. Et puis — on l'a dit — « la formule anglaise « time is money » ne sera jamais comprise en Bretagne : le temps y est la monnaie la plus dépréciée de la Province (2) ». Et c'est bien vrai. Qui a vu un retour de paysans dans les charrettes tirées par un mathusalem de cheval au pas tranquille a pu savoir d'un coup, toute la lenteur persévérante des Bretons. Ne leur en faisons pas trop grand grief ; cette lenteur et cette persévérance ont contribué tout à la fois à garder intacts leur traditionalisme et leur force. Une jolie thèse, soutenue fréquemment par des médecins pratiquant en Bretagne, et que je crois vraie, c'est que, pour arriver à cet état d'ivresse, l'homme « n'a pas bu beaucoup, mais qu'il a seulement bu longtemps »... « il s'est enivré sans presque rien boire. Le bruit y a plus contribué que le cidre, l'odeur du cabaret aussi, cette odeur âcre et

(1) Pommes de terre

(2) *Revue Morbihannaise*, mars 1906.

humide avec un relent de vieille lie, de charcuterie fricassée et de fumée de pipes... (1) »

Kemeur était de ces « saints ivrognes » qui ne s'enivrent qu'aux jours de Pardons ! — bien loin de ces traîneurs éhontés familiers de « l'eau vulnérable » et qui, sans travail toujours, vont deçà delà tirant après eux leur vice abject — comme un boulet.

Jadis, tant que vivait sa femme Lise, une pieuse fille aux yeux de pervenche, Kemeur ne buvait guère que les jours de fêtes carillonnées ; puis, le chagrin aidant, lorsque sa femme vint à mourir lui laissant un petit gas éveillé et gentil, il commença à se déranger sérieusement.

Par un reste d'affection pour la morte qu'il avait aimée autant que faire se peut, et par respect pour son souvenir, Kemeur cependant ne voulait point boire en dehors des « fêtes doubles » et des jours chômés !

Mais, hélas ! bientôt, les dimanches, laissant s'élever tout seul le petit mioche de deux ans, Kemeur délaissa régulièrement le prêche pour les conversations em-pâtées du cabaret ; et les joyeuses cloches d'églises ne

(1) *Loc. cit.*

sonnèrent plus pour lui que l'heure de la chopine.

Bien plus, il « garda » bientôt à sa manière toutes les fêtes, et après la sainte Anne et la sainte Hélène, saint Guénolé, saint Efflam, saint Cado et tous le virent lamper sa bolée en leur honneur.

C'est que le vide était grand désormais dans la chaumière, et le vide plus grand encore, dans le cœur du marin ; il se consolait de cette triste manière, — et c'était pour trouver un peu d'oubli, un peu de rêve, que, les bolées vidées jusqu'au fond, ne mangeant plus, ne travaillant guère, il suivait de son regard endormi les spirales épaisses et âcrès de sa bouffarde rivée pour toujours au coin de sa lèvre : les yeux embués et mornes, cherchant à travers ce nuage un coin d'infini et de bleu.

Pourtant jadis sa femme, la chère défunte, lui reprochait de sa voix douce le défaut qui maintenant était si vite, chez lui, devenu un vice, et sa surveillance tendre et constante le gardait. Mais, hélas ! Lise était bien loin et Kemeur avait du chagrin.

Un soir, le marin s'en revenait, tard dans la nuit. Il avait bu, comme de coutume, et trébuchaits'en venant vers sa maison ; puis, son pied rencontrant des pierres, il tomba en avant dans la boue d'une ornière.....

... Depuis longtemps déjà, il est là, par terre, à demi évanoui et inconscient. Soudain, il se sent soulevé. Il regarde — nul n'est auprès de lui. Le soutien qui le relève et le maintient est très doux mais très ferme bien qu'invisible — le béret qui avait roulé dans la poussière lui est remis sur la tête. Par qui ?

Il sent sur son visage le souffle tiède d'une respiration. Il étend le bras, ne saisit rien, — rien que le vent qui coule entre ses doigts, mais une petite main prend la sienne ; elle le guide, le soutient, le garde des heurts et des faux pas, et, très douce, le conduit jusqu'à sa porte. Kemeur est dégrisé haletant d'émotion, d'effroi et de terreur ; il veut parler mais ne peut pas ; il veut saisir cette main invisible d'ange gardien qu'il sent et ne voit point. Il reste là un bon temps tandis que la main a quitté la sienne. Agenouillé contre sa porte, le brave Kemeur semble attendre qu'un geste de l'âme compatissante qui l'a guidé jusque-là, lui permette d'entrer. Il lui vient alors de grands remords et il fait de grands « mea culpa ».

Mais comment se fait-il que le petit être qui est là tout seul, comme si souvent, hélas ! — n'ait pas déjà fait retentir l'air de ses cris d'enfant abandonné, alors que souvent, le soir, le père vacillant est guidé par les

appels désespérés du pauvre qui meurt de peur. — On dirait qu'un rais de lumière filtre sous l'huis... La porte qu'il avait soigneusement clavée n'est plus barrée, la fenêtre semble ouverte, éclairée ; l'on entend comme un chant lointain qui serait empaqueté d'ouate... la porte tourne sans bruit sur ses vieux gonds. Et dans le bers sculpté, dernier reste des splendeurs d'un logis jadis riche, le petit pauvre dort du sommeil d'un roi, tandis que, d'un mouvement lent et rythmé, le bers se balance tout seul.

Ma Doué ! Et dans les parcelles de lumière qui viennent en large rayon jusqu'au petit lit, les yeux de Kemeur d'où tombent les dernières écailles, distinguent peu à peu une silhouette : un être immatériel, tissé de rayons et de lumières ; un être qui a comme Lise une coiffe — mais si fine et si transparente ! — une jupe d'où sort le bout du pied qui enveloppé du chausson noir balance doucement le bers du petit enfant — un justin, et un châle dont les franges retombent — des yeux de pervenche si lumineux ! et qui chante d'une voix de rêve un cantique de l'au-delà.

Voilà Kemeur et Lise se tait. Elle a enlevé ses sabots noirs comme lorsqu'on est chez soi : ils ont

passé dans la fange du chemin sans y prendre une tache. Lise est venue chez elle, balancer doucement, pour l'endormir, son petit gas abandonné. Mais le Père est revenu et elle s'en va. Kemeur sanglote : « Lisette ! ! » Et Lise compatissante se retourne. Elle n'en veut pas à son mari, mais elle est en peine !

Kemeur perdant toute crainte, oublieux de la boue qui macule ses vêtements s'approche, les mains étendues. Oh ! comme il reconnaît la ligne si chère et toujours si connue de l'être aimé.

C'est bien la nuque arrondie et blanche sous la coiffe aux ailes qui frémissent — ; c'est la petite main brune aux doigts effilés — si douce ! — C'est bien, sous le bavolet, le sein chaste où le cœur palpite comme un oiseau prisonnier !..

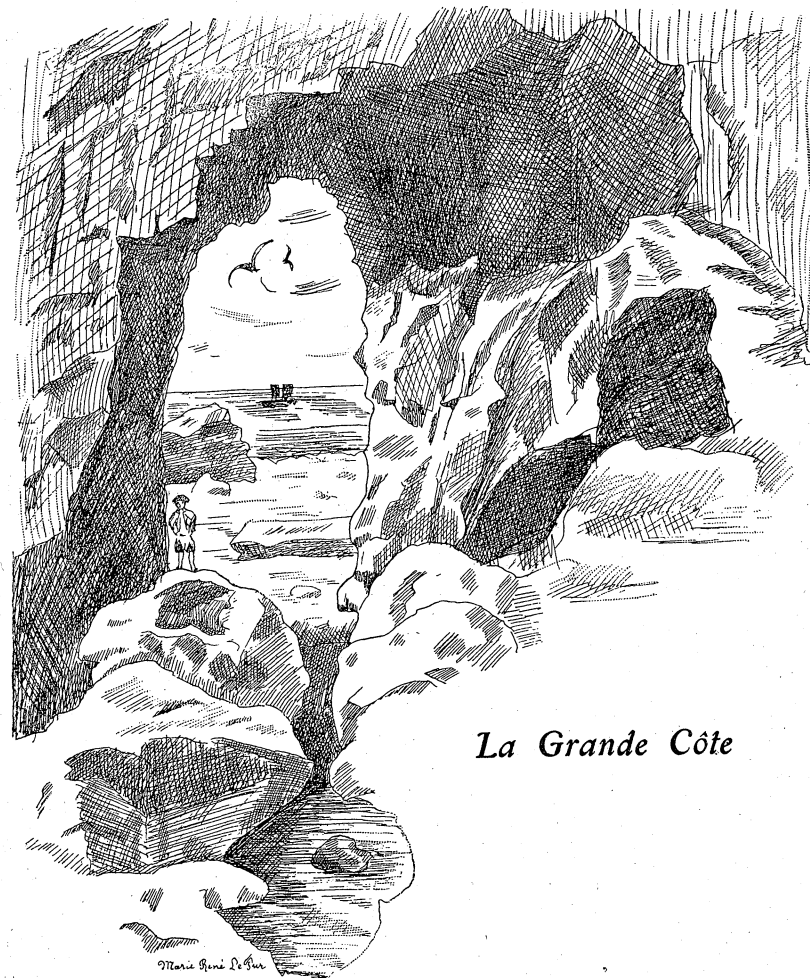
Mais, hélas ! l'oiseau en est bien parti, car à travers la douce apparition, Kemeur distingue son petit enfant qui sourit au Ciel. Est-il pardonné ? les doigts tout tremblants du marin se sont tendus suppliants et ils n'ont rien saisi. Seulement, ô mystère ! — s'ils n'ont rien touché, ils se sont joints, et Kemeur s'écroule repent, sur le béton de sa chaumière, car il a senti un baiser sur son front, et des larmes y tombent.

Le temps a coulé. Éparses dans l'air, les clartés sommeillantes de la nuit, se sont rejointes insensiblement. Les foyers lumineux, propageant leur rayonnement pâle, ont été éveiller d'autres molécules engourdies. Ces clartés flottent deci-delà, s'accrochant, ténues, à la facette d'un mica, qui brille sur une roche ; à la houppe jaune d'un genêt d'or. Elles glissent, fleurs de pénombre dans le noir, bientôt étoiles de lumière dans la pénombre.

Le jour point.

... Lise semble se dissoudre dans le soleil qui vient. Dans le bers, le petit gas sommeille et rit aux anges. Au pied du lit, deux petits sabots...

Kemeur pleure chaque fois qu'il y pense. Il n'a plus jamais bu.



La Grande Côte

LA GRANDE CÔTE (1)

C'était elle la vraie mère des trois pauvres petits gas orphelins : la « Grande Côte, » la Côte Sauvage comme on l'appelle là-bas. Ils étaient trois petits nés dans du goémon. La mère les avait eus tous trois sur la côte : Gwennolaïc l'aîné, et les deux jumeaux Yvon et Marivonne. Le chant du Vent de mer les avait bercés. Ils avaient pris à leur naissance leur premier bain dans la vague d'août. Puis vite la mère les avait portés au recteur pour le saint Baptême.

Un jour la mère disparut... d'aucuns disaient que

(1) Ce conte breton n'est pas une légende ; il est simplement inspiré par les sites décrits et dont l'exactitude est rigoureuse.

c'était une sirène qui avait fini son temps sur terre — d'autres qu'on la voyait à marée basse, sa queue de poisson fendait la vague et ses appels déchirant l'air — parfois aussi son chant si doux que l'âme s'en fendait, montait comme une prière du sein des flots profonds — puis elle émergeait de l'onde et s'éloignait tout en peignant ses longs cheveux blonds.

Les petits couraient la lande tout le jour vers Kéraude ou ailleurs. Un soir le Dolmen du Roch-enn-aud s'écroula en partie, tandis qu'ils jouaient autour. Maléfice ! cria-t-on. Et les granges toujours si ouvertes aux miséreux se refermèrent bientôt devant Gwennolaïc et les petits — La soupe chaude ne connaissait plus le chemin de leur gosier, ils mangeaient les coquillages et les petits poissons de la côte, ils grappillaient à côté des oiseaux du ciel les mûres des haies ; ils partageaient en cachette avec les gorets des clos, les pommes de terre et la soupe de son. Les gens se signaient, au passage des hardis petits va-nu-pieds — On avait dit que, maintes fois, la sirène leur apportait au Trou du Diable, bonne provende de poisson.

On voyait Gwennolaïc partout à la fois sur la côte ; soudain il apparaissait lutin ou gnome, feu follet courant deçà courant delà ou godillant à l'arrière

d'un radeau fait de claies et de planches. A ceux qui s'étonnaient, il disait mystérieux : « Je sais des choses !... — je connais moi, la faille ; la grande grotte qui traverse toute la presqu'île, où l'on disait la Messe à la Révolution ». Et pour « signe », avait-il dit à une femme de Kergroix qui lui avait donné un pain : « Entre votre lit clos et votre armoire de chêne fendez, du pic, le ciment de votre chambre. — Vous trouverez une cache à Kergroix. — Et, de fait, à moins d'un demi-mètre du sol, était le vide et jusque sous la route, une chambre souterraine de quatre mètres carrés, toute maçonnée se découvrit. — Mais rien d'autre. — Et Gwennolaïc, ne voulait plus parler. — Vous avez été bonne pour moi dit-il, allez à Port-Coulom (1) — et sur le bord de la côte de mer — foi de Gwennolaïc ! — Vous trouverez de l'eau douce au premier pigeon que vous verrez. — La femme y alla. — Une source jaillissait. — Elle revint dans sa maison à poutrelles apparentes. Entre ses armoires bretonnes bien luisantes, son vaisselier aux faïences de Quimper, l'inquiétude la prenait — aucun des objets familiers ne lui semblait plus un ami — Sur la che-

(1) Ou Clom (pigeon).

minée les coquillages nacrés rapportés par le mari de ses voyages en mer ; les bouteilles traditionnelles où entre, tout entier, un petit trois-mâts avec ses agrès et ses cordages, lui semblaient des inconnus, presque des ennemis ; elle craignait de voir sortir de l'ombre la « Princesse aux jupes mouillées », la sirène, mère des Trois Petits, beaux comme des Anges.

A Port-Blanc dans, un creux de roche, sur un lit de goémon sec, couchait la nichée, le soir venu. Ils s'endormaient aux étoiles, avec, au-dessus, la voûte d'azur sombre pour ciel de lit.

Le jour les petits, vrais crabes de rochers, vagabondaient dans les grottes de la côte. Certaines de ces grottes ne sont accessibles que par eau ; on n'y arrive jamais à pied sec. Ils connaissaient toutes les failles de cette côte de granit prodigieusement taradée par l'action de la mer — avec ses couloirs, ses passages, ses ouvertures, ses grottes spacieuses ; cavités profondes où la mer à marée haute pénètre — avec le remous et les glouglous de l'eau d'une bouteille qu'on remplit par un entonnoir trop étroit. Leur vie était un miracle de tous les jours par le péril de ces excursions sur la falaise où la lame bat son plein — par la nourriture de ces simples — les clovisses ou

les pouce-pied (1). La légende disait que les galets ronds, de Port-Bara (Port au pain) étaient roulés chaque jour par la sirène sur la plage, et qu'au milieu d'eux chaque jour aussi se trouvait un pain blanc très rond pour les petits gas abandonnés.

Ils couraient le long des dunes couvertes de charbons bleus, d'œilletons roses et mauves et de genêts d'or. Ils chantaient, libres et joyeux, lâchés comme des poulains échappés, roulant dans les trous, et s'écorchant les doigts et les genoux.

Quand le déjeuner ne se trouvait pas, ils faisaient la sieste, à plat ventre sur le sable, dans un cirque de rochers que la mer montante ferme et qui n'est plus accessible que par le côté à pic de la falaise.

Marivonne chantait doucement :

Petit chat, chat blanc
Viens chez nous goûter
Tu auras du pain blanc
Et une chiquenaude ! (2)

Son doigt fluët touchait la joue d'Yvon. Elle riait de toutes ses dents perlées, Marivonne !

(1) Singulier coquillage qui doit à sa forme cette dénomination populaire et est spécial à la région.

(2) Chanson d'enfant.

Et le petit frère subitement réveillé aidait la sœur à gravir les rochers, à se glisser dans les anfractuosités creusées par la mer ; il lui montrait toute l'architecture grandiose, fantastique, féerique du granit, aux roches noires ou blanches pailletées de mica ; les reflets mauves, roses et bleus, des eaux stagnantes des creux moussus — où il entre des reflets de chair rosée d'enfant, de pervenches douces et pâles, d'œillets mauves des landes nues. « C'est la cuvette des Fées », disait-il. Il lui montrait les coins préférés des clovissés et des pouce-pied, des crabes et des salicoques — des oiseaux de mer aussi, goëlands, mouettes, et courlis, les jolis courlis qui du large crient courlis, courlis, « Viens-tu ? Viens-tu ? » ; aux petits enfants. Ils regardaient ensemble les étoiles et les Fleurs de la mer, les médusés renflées, si jolies lorsqu'elles flottent — amas gélatineux, informe et flasque lorsque le sable les boit — les étoiles de mer, si fragiles, que leur vie se brise quand on les touche.

Le pantalon relevé il pêchait la chevrette (1) à l'aide d'un aveneau (2) de corde qu'avait tressé le grand frère et qu'il avait fixé au bout d'un bâton.

(1) Crevette.

(2) Ou haveneau.

Gwennolaïc aidait parfois pour quelques sous les paysans à recueillir, pour leurs champs, au moment des grandes marées, le varech qui leur sert d'engrais. Nu-pieds, nu-jambes, de l'eau jusqu'au ventre, armé d'un râteau aux longues dents de bois, Gwennolaïc à demi couvert par la lame, accrochait avec les autres ces salicornes — longues chevelures d'algues brunes mouillées, chaque fois qu'avec la pointe d'écume d'une vague, la bonne prövende approchait la grève.

Les tas qui grossissaient vite séchaient sur le sable, retenant parfois, dans leur lacis emmêlé et broussailleux, des crevettes surprises, et toujours des multitudes de « poux de mer » qui sautaient et grouillaient de concert, au bord de la frange mouillée de la marée montante.

Il aidait aussi à creuser dans la dune les rigoles où l'on entasse ce varech qu'on fait brûler pour en extraire la soude. On voit un peu partout sur la côte ces « trous de soude (1) » aux bords calcinés et noircis, et, vers le soir, les spirales enfumées et noires s'élèvent lourde-

(1) A St-Pierre-Quiberon est une usine où l'on apporte des blocs de soude, recueillis ainsi dans les singuliers « trous » en forme de sépulcres noircis, qu'on rencontre sur la côte. — L'usine en extrait l'iode.

ment de terre en de nombreux points de la côte, roulant et déroulant leur panache de fumée, apportant leur senteur iodée au loin sur l'aile salée de la brise — semblant quelque sacrifice mystérieux aux mânes des vieux ancêtres d'Armor — ou bien encore quelque rappel des autres âges, l'encens des fils de la mer, brûlé devant Amphitrite et son cortège de Néréides.

Souvent les deux frères, laissant leurs minces habits dans le vestiaire improvisé d'un creux de roche bien caché par des « pains ronds » et recouvert de goëmons, s'élançaient dans la vague se faisant rouler par elle sur le sable, jouant avec la lame, nageant comme des poissons. — Un jour, ils avaient eu la témérité d'aller aborder au petit îlot de la Truie, proche de la côte ; mais où le remous et les brisants font rage, sur le roc, poli par places comme un meuble d'ébène ou d'acajou — recouvert à d'autres endroits par des algues glissantes, grasses et chevelues.

Au large un bateau qui passait avait cru à un accident, mais les enfants avaient grimpé sains et saufs — Tilly, le plus vieux marin de l'équipage, avait dit avoir vu une ondine leur donner la main. Gwennolaïc était revenu, avec Yvon chevauchant sur son dos.

A certains jours trop rares, il y avait bonne provende. C'était lorsque quelque joyeux pique-nique laissait aux enfants les restes du repas. Un jour, trente excursionnistes, en partie gaie, avaient déjeuné au Cirque. Gwennolaïc leur proposa de les conduire aux grottes. Les trois petits déguenillés, si jolis sous leur hâle, ouvraient la marche, et le grand annonçait, d'une voix gutturale : « Voici la grotte du Portique, la Grande Grotte, la Grotte longue, la Grotte qui a cinq ouvertures sous ses arches de pierre. Puis ici la « Table Ronde ». Yvon signalait la « Cheminée », où il glissait dans le boyau de granit, Marivonne cueillait des algues minuscules ou montrait des coquillages. Plusieurs fois — car l'excursion n'allait pas sans chutes dans les trous d'eau, des uns ou des autres — la petite main hâlée et brune de Gwennolaïc retint, d'une manière opportune, un des visiteurs dont le pied glissait sur les roches.

... Puis ils s'en retournèrent... Ils s'en retournèrent un à un dans la dune à peine recouverte d'œilletons mauves microscopiques, de fruits rouges piquetant le sol, çà et là, de touffes incultes qui retiennent les sables ainsi que l'herbe grêle et sèche qui pousse.

Ce soir-là, les petits purent acheter de la viande ;

ce fut une grande fête chez les gueux. — Ils s'assirent sur le sable fin et firent du feu auprès d'une roche arrondie qui affleurait le sol. Dans l'ombre on entendait le roulement lent et lointain d'une charrette qui, oscillante et lassée, portait son charroi — un roulement hoquetant et saccadé — comme un défilé de mort sur un chemin pierreux rempli d'ornières.

C'est l'Ankou qui passe, « dit Gwennolaïc », avec un frisson : — l'annonciation de la Mort ! — Les petits allèrent voir. Le cheval arrivait d'un chemin creux bordé de ses pierres de granit superposées sans ciment, et de haies vives de ronces, dont il faisait plier au passage les branches folles ; un chemin aux ornières profondes, au cailloutis inégal. Puis ce fut sur la dune que l'attelage roula, la dune au pelage vert pâle tondu ras, dont les œillets mauves tout petits sentaient si bon. Il montait sur les bosselures arrondies qui elles-mêmes rappellent les vagues de houle de la mer qu'elles bordent — il dévalait par les pentes sableuses sans un hennissement, sans un arrêt. — Puis le cheval humant l'air salin, partit d'un grand trot allongé, en allant droit vers la mer. Gwennolaïc ne respirait plus, — la charrette n'avait pas de conduc-

teur. — Et chacun sait que l'Ankou prévient de sa venue, mais ne se montre pas...

Ici, les roches surplombent l'eau ; la côte déchiquetée reçoit l'assaut de la vague ; l'écume rejailit en pluie blanche que le vent pourchasse ensuite loin dans la dune ; les embruns fouettent le visage, les grands rocs noirs se découpent sur le ciel. Les lames frangées d'écume roulent en bondissant, et les ombres indéfiniment allongées, se perdent au loin dans la nuit. Le cheval, laissant à droite et à gauche les roches, s'élanche sur la petite crique de la grève et dévale toujours au milieu du silence, un silence qui est une « chose » et qui n'est pas seulement l'absence de bruit, car le ronronnement félin de la vague qui tourne et qu'on devine plus qu'on ne l'entend, en sert comme de basse et d'accompagnement.

Il traverse les flaques glaciales, où le clair de lune a semé des rayons froids et pâles ; — et comme sollicité par une obsession troublante : le bruissement du flot invisible qui part et revient, flot du même noir d'encre que le ciel qu'il rejoint, flot câlin, endormeur des tristesses, — il entre tout droit dans la vague qui déferle... L'eau lui couvre les jambes... arrive au poitrail. Il nage et la carriole flotte à demi. Bientôt rivé

à ce boulet qui l'entraîne il enfonce. La mer happe cette nouvelle proie, puis le flot passe berceur, sur sa tête et sur sa vie. Au loin, on entend les hurlements espacés des chiens errants qui aboient à la lune, la rumeur vague du village qui s'endort et bourdonne encore comme la ruche avant le repos. Tout près, les bonds des puces de mer sur les varechs, et là-bas en face, le murmure tentateur de la vague.

« Ped ær é? » (1) questionne Marivonne, ses frères ne répondent pas.

Les enfants ont fui vers le Trou du Diable aux trois étages superposés, au couloir souterrain taillé en vrille naturelle par la mer dans le roc. Les petits ont avancé sur leurs genoux tout au-dessus du Grand Trou au fond duquel clapote l'eau noire. Puis ils sont repartis ; ils ont erré encore.

« Le temps est mauvais », gronde, fataliste, Gwen-nolaïc. Oui ! le temps est mauvais pour les Petits sans mère. Au loin les cloches sonnent pour endormir les Petits dans leurs lits clos de roches, au matelas de goémon — Qui fait aller ainsi en pleine nuit les cloches ? C'est peut-être le grand vent de mer qui

(1) « Quelle heure est-il ? »

vient mugissant du large vers le Trou du Souffleur. C'est peut-être le glas des Trois Petits sans mère qu'elles sonnent déjà.

« Laret hou pédenneu » (1), dit gravement Gwen-nolaïc, car la Mère cette fois les veut, ses Petits... Les petits errent toujours...

Une lueur passe.

D'aucuns ont dit que c'était un rais de lune filtrant à travers les nuages noirs.

Un chant tremble dans le vent — si pur que l'âme se fond — si pressant et si doux que tout l'être se penche. — d'aucuns ont dit que c'était la sirène.

Une longue chevelure dénouée s'allonge et enroule ses anneaux. — D'aucuns ont dit que c'était une grande lame de fond venue du milieu de l'Océan.

Elle balaie en un grand coup la Roche qu'elle flagelle « Maman ! maman chérie ! ont crié les enfants, joyeux, et les yeux aux ciel comme en une délivrance. Et le chant berceur finit en prière — Et les cloches là-bas sonnent toujours.

Puis l'herbier vert et les algues enroulent dans

(1) « Dites vos prières. »

leur suaire les trois petits qu'ils ont emmenés. On ne les a jamais revus, mais le lendemain on pouvait voir, figée dans le roc, une coulée de sang rouge qui marbrait le granit. — Elle est restée toujours immuable, c'est la Roche sanglante de la Côte Sauvage.

... La côte d'émeraude est bien belle ce matin, elle se découpe merveilleusement sur le vert étincelant de la mer glauque.

A la pointe de chaque remous, le soleil allume une flamme ; et ces lumières mouvantes ont un éclat intense. Ici, gaze légère un peu bleutée, aux reflets d'argent — là, mer d'un vert sombre et profond — parfois d'un bleu méditerranéen, la vague revêt tous les costumes ; essaie tous les masques.

Oh ! la belle trompeuse ! elle garde toujours son masque mystérieux qui semble un travesti de fête. Elle se drape vaporeusement, voluptueusement dans sa longue robe verte. Elle la roule et déroule, mais jamais tout à fait. Nul n'a jamais vu son visage : on ne peut que le deviner ; les algues aux chevelures vertes passent parfois à sa surface ; son

haleine fume, son corps ondule, mais c'est tout ; et ceux qui croient la connaître s'illusionnent.

Enigme attirante ! Elle tue sous le soleil comme dans la nuit avec ses mouvements félins et sa grâce câline de jeune déesse. Le bras blanc d'une vague d'écume se soulève à demi, s'arrondit ; le cri rapide de la lame qui déferle passe comme un appel gai, un éclat de rire.

Et, tandis que la surface, refermée, se couvre du royal manteau d'émeraude, pailleté de soleil, étendu sans un pli — ; au-dessous, la capricieuse ondine joue avec une vie humaine et l'étouffe sous son baiser.

Saint-Pierre-Quiberon, 1907-1908.

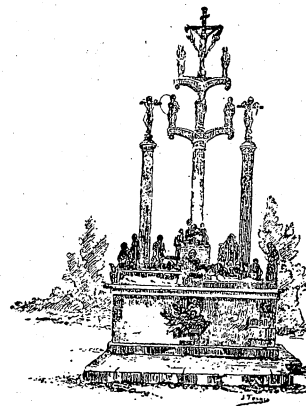


TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Préface.	I
Légende du Roi d'Is	7
La Messe des Morts	19
Le Doué	29
Le Cierge	43
Le Compagnon de route.	49
Une Ame errante	57
La Maison Hantée.	67
Kemeur.	75
La Grande Côte	85



L'Afrique Occidentale Française

Action politique
Action économique — Action sociale

Par Georges DEHERME

1 vol. in-8 de 528 pages. Prix : 6 fr.; *franco*. . . 6 fr. 60

Vingt-cinq années de Vie littéraire

Par Maurice BARRÈS

de l'Académie Française

Introduction de Henri BREMOND

1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50; *franco*. 4 fr. »

FERDINAND BRUNETIÈRE

Notes et Souvenirs avec des fragments inédits et un portrait

Par Victor GIRAUD

1 vol. in-16. Prix : 1 fr.; *franco*. 1 fr. 20

ALFRED DE VIGNY

(Académie française, Prix d'éloquence)

Étude accompagnée d'une note bibliographique et de lettres inédites.

Par Maurice MASSON

Professeur de Littérature française à l'Université de Fribourg
(Suisse)

1 vol. in-16. Prix : 1 fr.; *franco*. 1 fr. 20
